

Arts L'art français aux XV^e et XIX^e siècles ; Bacon, Giacometti, etc. Pages 2-3. **Architecture** Du Liban au Yémen, de beaux voyages en Orient. Page 4. **Histoire** Des livres pour faire date. Page 5. **Photographie** L'art du portrait ; images de la Dépression américaine. Pages 6-7. **Voyages** Des montagnes magiques aux peuples du Rift en passant par les abysses. Pages 8-9. **Art de vivre** Les champions français du design ; une sélection d'ouvrages culinaires. Pages 10-11. **Spectacles** De belles pages de cinéma ; Orson Welles au travail. Page 12.

Vendredi 8 décembre 2006

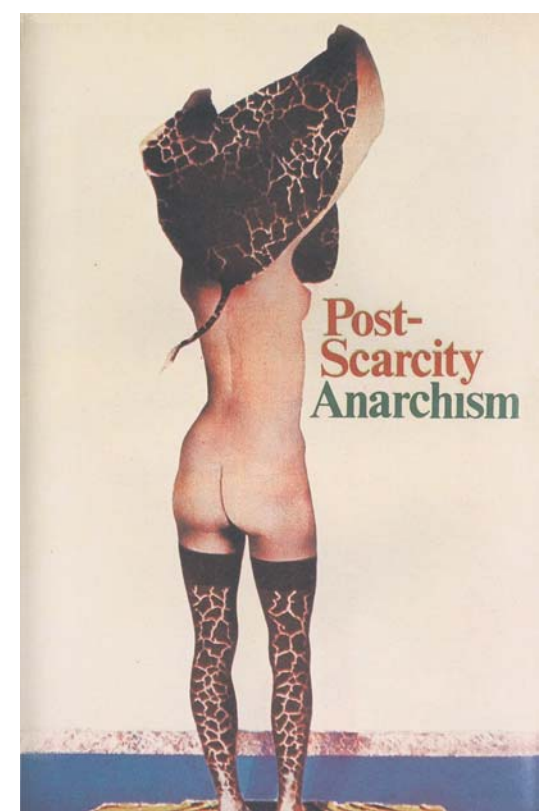
Le Monde

Beaux livres



AU TEMPS CHÉRI DE LA « FREE PRESS »

Dans un ouvrage magnifique, Jean-François Bizot, le « père » d'« Actuel », relate l'extraordinaire aventure de la presse underground des années 1960-1970



Le paysage est ravagé. Deux types discutent, assis sur le capot d'une bagnole défoncée envahie par les rats. Une bulle, juste au-dessus d'eux, interroge : « C'est quoi l'écologie ? » Titré « Beuark ! », le dessin est signé Ron Cobb, qui partira plus tard dessiner E. T. pour Hollywood. Pour l'heure, nous sommes en octobre 1971, personne ne connaît le mot « écologie ». Il fait pourtant, avec ce dessin, la couverture du n° 13 d'Actuel, un mensuel créé trois ans plus tôt par quelques potes (Bizot, Burnier, Kouchner, Rambaud). Tout en bas de la couverture, à droite, la simple mention des autres temps forts du numéro : « Zappa, Velvet, Johnny tout nu, Godard et Mao ». Tout un programme. Comme Actuel, on compte en 1970 des milliers de journaux underground. De Berlin à San Francisco, il s'en vend au total plus de 6 millions d'exemplaires.

« A 20 ans, au milieu des années 60, nous nous sentions comme des enfants accouchant d'un nouveau millénaire. (...) Nous voulions tout réinventer. Une révolte à la fois clocharde, céleste, révolutionnaire, cyberfreaks et vidéo-guérilleros, sexplorateurs, écologistes... », écrit Jean-François

Bizot dans la préface de *Free Press*, le magnifique album qu'il vient de consacrer à la contre-culture vue par la presse underground. « Il était temps de se battre », explique-t-il. Dylan chantait *The Times They Are a-Changin'*, les Scandinaves libéraient la sexualité, les Beatles fumaient des joints à Buckingham. Quant aux Français, « dévorés de complexes et d'envie face aux libertés anglaises, danoises et hollandaises », ils continuaient, écrit Bizot, « à aiguiser la théorie, l'esprit critique et l'avant-garde, des situationnistes à Foucault ou Godard et Demy, Rivette et Jacques Rozier ». Et ce fut un feu d'artifice unique dans l'histoire de la presse. Les « papes » de ce mouvement avaient nom John Wilcock, du *Village Voice*, Richard Neville, du journal londonien *Oz*, Jim Haynes, le créateur de *The International Times*, Bizot, sans oublier des personnalités comme Richard Brautigan, Robert Crumb ou encore Hunter S. Thompson, l'inventeur du journalisme « gonzo ».

Magnifiquement illustré et édité, *Free Press* témoigne non seulement de l'extraordinaire inventivité graphique de ces journaux, mais aussi de leur sens aigu de la provocation politique et culturelle. En ce temps-là, il y avait une esthétique de l'underground ; on vivait à

l'écart pour se forger de nouvelles valeurs ; et c'était à qui serait le premier à porter aux cieux Zappa et ses Mothers of Invention ou Captain Beefheart. Dans ce foisonnement d'images, la révolution était une contre-culture, l'envie de révolte une provocation, le journalisme un combat, pour le féminisme, pour le droit à l'avortement, contre l'effet de serre, pour le bouddhisme... En feuilletant l'album, les plus anciens se prendront un grand coup de nostalgie, les plus jeunes seront émerveillés devant tant d'inventivité et de liberté. Aujourd'hui, l'horizon s'est déplacé : c'est sur des sites Internet chinois, iraniens ou de pays arabes que s'élaborent de nouvelles formes de résistance. Reste à savoir si le Net, là-bas comme ici, saura échapper aux comportements individualistes, qui pour l'heure le fondent, pour générer des mouvements collectifs semblables à ceux qui ont accompagné, dans les années 1960 et 1970, l'essor de la presse underground. ■

FRANCK NOUCHI

Free Press, la contre-culture vue par la presse underground, de Jean-François Bizot, éd. Actuel/Panama, 256 p., 39 €.

Arts-peinture

Une magnifique évocation de la peinture en France aux derniers temps du Moyen Age

Riches heures des peintres

Paris, 1408. Le duc Jean de Berry fait travailler « en son hostel de Vincestre-les-Paris » le peintre Pol de Limbourg. Il l'apprécie tant qu'il veut assurer son bonheur. La meilleure solution : lui trouver une épouse riche. Le duc, qui a déjà procédé de la sorte en faveur de son sculpteur Jean de Cambrai, décide que Pol doit épouser Gillette La Mercière, opulente héritière. Mais Gillette a 8 ans et ses parents jugent le peintre indigne de leur fille. Le duc passe outre, fait enlever l'enfant et la garde dans son château d'Etampes.

PEINDRE EN FRANCE AU XV^e SIÈCLE
d'Yves Bottineau-Fuchs.

Actes Sud, 330 p., 69 €.

Le Parlement de Paris prend le parti de la famille, le duc s'entête et les parents finissent par céder, à condition que le duc et le peintre veuillent bien attendre que Gillette ait 12 ans pour célébrer la noc. Elle a lieu à Bourges, en 1411 sans doute, et, en cadeau de mariage, le duc donne à Pol un hôtel particulier de la ville, confisqué l'année précédente à son trésorier général, un Génois peu délicat. C'est cadeau pour cadeau car les Limbourg, peu auparavant, ont offert au duc *Le Livre contrefait*, objet précieux à l'apparence d'un livre, peut-être un trompe-l'œil. De quoi il se conclut que le duc de Berry, loin de les considérer comme des artisans, tient

les peintres en haute estime, du moment qu'ils sont de grand talent.

En consacrant la première partie de *Peindre en France au XV^e siècle* aux conditions du métier, Yves Bottineau-Fuchs rappelle ainsi que les sociétés aristocratiques de ce temps consentent aux peintres une place singulière. Ils la doivent à leurs capacités et à ce que leur gloire contribue au prestige et au plaisir de leurs protecteurs. A charge pour eux d'accomplir avec un égal succès toutes les tâches qui leur sont confiées : livres d'heures, retables, portraits, dessins de vitraux, décors de fêtes. Comme ils ne peuvent y suffire seuls, ils s'entourent d'aides et des liens familiaux font de leurs entreprises des clans. Rien de spécifique à la France en la matière : on agit et vit de même en Flandres et en Italie.

Construire l'espace

C'est là du reste le seul reproche que l'on puisse faire à cet ouvrage très réussi et magnifiquement imprimé : son titre. Qu'est-ce que « la France » au XV^e siècle ? Des pouvoirs et des territoires qui ne sont pas encore unifiés par la monarchie et, pour les artistes, un espace où l'on voyage sans souci de frontières et de nationalités, pour répondre à des commandes et, parfois, pour fuir une guerre. Les Limbourg sont « allemands ». Jean Malouel serait originaire de Nimègue et Enguerrand Quarton, qui œuvre en Provence, viendrait du dio-



Détail du diptyque Wilton « Richard II présenté à la Vierge à l'enfant par son patron saint Jean Baptiste, saint Edouard et saint Edmond ». NATIONAL GALLERY LONDRES

cèse de Laon. Autre Avignonnais, Nicolas Froment arrive des Pays-Bas pour rejoindre ce que Bottineau-Fuchs nomme « le carrefour provençal ». Quant à Antoine de Lonhy, on a trace de lui à Toulouse, à Barcelone et en Savoie.

Histoire et géographie sont donc inséparables. Avec les hommes, références et influences se déplacent, se succèdent ou se mêlent. Par œuvres et réputations interposées, Flamands et Italiens sont présents à Paris, à Dijon ou Avignon. Simone Martini, Antonello da Messina, les Van Eyck, Rogier Van der Weyden, Robert Campin ne cessent ainsi d'être cités, repères pour une étude générale des iconographies et des styles qui ne serait pas pertinente sans eux. Et qui détermine la chronologie : au XV^e siècle comme aujourd'hui, l'art est agité de modes et rien n'est plus profitable que d'apporter – ou au moins de connaître –

la dernière nouveauté en date. Une nouvelle façon de construire l'espace, une adresse inédite pour intégrer allusions bibliques ou politiques, la maîtrise des effets de transparence ou des ombres portées, c'est un mérite précieux pour le peintre qui s'en montre capable. Pour rendre sensibles ces évolutions, quelques descriptions attentives, exercice du regard et de la mémoire qui sont le fondement même du livre et sa méthode. L'auteur s'y consacre avec un plaisir visible, proposant à l'occasion des hypothèses et des attributions, discutant celles d'autres spécialistes, avouant parfois qu'il est impossible d'être sûr quand tant d'œuvres ont disparu et que les archives sont lacunaires. Pour quelques-unes, elles le sont heureusement moins. On connaît fort bien Enguerrand Quarton par ses œuvres et le contrat de com-

mande (le « prix-fait ») du *Couronnement de la Vierge* signé le 23 avril 1453 – ce qui permet de suivre son travail au plus près. Celui du Maître de Moulins se laisse aussi approcher, en partie grâce à ce que l'on sait de ses relations avec ses mécènes, les Bourbon et les Rolin.

Reste Jean Fouquet, dont l'origine et la vie sont paradoxalement assez mal connues, mais dont la prééminence justifie que l'auteur lui consacre un chapitre entier – et le plus singulier de l'ouvrage. Il commence comme une étude historique, aussi précise et savante que celles qui ont précédé. Puis surgit un thème, né d'une observation : le blanc tient une place essentielle dans les compositions de Fouquet. Il éclaire, il allège, il répartit les plans, il définit l'espace. Et, d'un coup, voici Fouquet entrant en conversation picturale avec Cézanne. ■

PHILIPPE DAGEN

L'œuvre fascinante d'un génie de l'invention visuelle Dans le dédale de Bosch

BOSCH
de Larry Silver.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sylvie Barjansky, Jeanne Bounior, Geneviève Lambert et Odile Menegaux. Citadelles & Mazenod, 424 p., 174 €

Au classement des peintres sur lesquels les historiens de l'art n'en finissent pas de s'interroger, Jérôme Bosch occupe une des premières places. Et pour cause : ses œuvres sont également admirables et énigmatiques. Impossible de les voir sans tomber dans des interrogations en cascade, sans multiplier les suppositions et sans en conclure qu'il restera probablement toujours impossible de séparer ce qui, dans ses inventions, s'explique par des symboliques et des allusions de ce qui relève du chromatique, du graphique et des plaisirs de l'invention visuelle.

Après tant de prédécesseurs, Larry Silver s'est engagé dans le dédale Bosch. Il s'est muni de tout ce que l'érudition peut offrir de repères et même, de temps en temps, de certitudes. Parmi tous ces moyens, il a privilégié l'observation minutieuse des œuvres – ce qui est assurément l'essentiel. Aussi lui faut-il décrire longuement et attentivement. Mais comment décrire l'indescriptible, nommer l'innommable ? Les mots pèsent bientôt d'un poids trop lourd, car ils supposent – et vite imposent – une interprétation que le lecteur peut ne pas partager. Il lui suffit pour cela de



« La Musique » de Jérôme Bosch. CITADELLES & MAZENOD

confronter le texte aux reproductions et de se demander si, quant à lui, devant la *Tentation de saint Antoine* de Lisbonne, il peut accorder à l'auteur sans aucun doute que c'est du vin qui coule d'une cruche. Du vin ou du sang ? Ou du vin qui serait métaphoriquement et bibliquement aussi du sang – et réciproquement ? L'affirmation en apparence la plus simple ne l'est pas. Le démon ne serait-il pas un chat ? Et le petit animal à épines ? Un porc-épic à ramures de cervidé ? Une improvisation apparue au cours du travail pictural ? Un emblème ? On n'en sortira pas.

Silver multiplie les comparaisons. Le *Saint Antoine* de Bosch est confronté à Grünewald, à Schongauer, à Lucas de Leyde et le principal effet de ces confrontations est de rendre plus manifeste encore tout ce qui échappe à la compréhension dans ces œuvres si différentes. Ces accumulations

de science ont souvent pour principal mérite une incongruité délicate. Ainsi en sait-on désormais plus long sur la représentation de la girafe à la fin du XV^e siècle et sur la morphologie de la licorne...

Plus éclairante serait l'étude des dessins, si elle n'était surtout conduite du point de vue d'une chronologie impossible à composer et de celui des allusions à la sorcellerie. En observant certaines feuilles, il semble que Bosch travaille par analogies, telle forme engendrant telle autre, l'ovale d'une corbeille tressée appelant l'ovale d'une mandoline, la tête du rat suscitant par ressemblance la tête du lézard, puis le reptile entier. Y aurait-il de l'automatisme visuel dans ces œuvres ? André Breton l'avait pensé. Mais Breton n'est probablement pas au nombre des lectures de l'auteur. ■

PH. D.

Les splendides monographies d'Hazan et d'André Dimanche Portraits d'artistes

FRANCIS BACON À NOUVEAU
de David Sylvester.

Traduit de l'anglais par Jean Frémon. Ed. André Dimanche, 272 p., 48 €.

ALBERTO GIACOMETTI
d'Angel Gonzalez-García.
ROBERT RAUSCHENBERG
de Sam Hunter.
ANTONI TAPIES
de Youssef Ishaghpour.
CLAUDE VIALLAT
de Pierre Wat.

Hazan, 160 p., et 35 € chaque.

Hazard de l'édition, André Dimanche, un Marseillais qu'on ne saluera jamais assez, et Hazan ont conçu des ouvrages assez semblables. Le *Bacon* de Dimanche, un texte de David Sylvester traduit par Jean Frémon, autre homme de l'art, est en effet construit selon le principe de la nouvelle collection « Œuvres/Ecrits » de Hazan : une monographie due à un spécialiste, des écrits ou des entretiens, une biographie, le tout généreusement illustré.

De ce point de vue, le *Bacon* est exemplaire, peut-être parce que Sylvester fut son ami de 1950 jusqu'à la mort du peintre, en 1992. De 1962 à 1986, ils se sont entretenus. Leur dialogue (*Francis Bacon, l'art de l'impossible*, Skira) est une des sources majeures pour la compréhension de l'artiste britannique.

Mais Sylvester en retenait une frustration. Selon Jean Frémon,



« Trophy IV » for John Cage (1961) de Robert Rauschenberg. MUSÉE D'ART MODERNE DE SAN FRANCISCO

« il avait le sentiment de servir de faire-valoir à l'artiste » et « ne pouvait pas trouver alors en lui-même le détachement et la distance nécessaires au critique et à l'historien ». C'est chose faite, et c'est lumineux. Les entretiens, eux, sont des fragments qui n'avaient pas été retenus lors de la publication du premier ouvrage, classés de façon thématique, et l'ensemble est sans doute un des meilleurs livres jamais écrits sur un peintre qui a pourtant inspiré les plus grands auteurs.

Les monographies de Hazan valent aussi qu'on s'y attarde. Les artistes sont conséquents, parfois considérables, et si les auteurs n'ont pas toujours bénéficié de la même intimité que Sylvester avec son sujet, ils n'en font pas moins sérieusement leur travail. Comme Sam Hunter, par exemple, un des grands historiens d'art américain, qui a réalisé sa première grande exposition au MoMA (consacrée à Pollock)

au moment où Rauschenberg, l'objet de son étude, débutait. Les entretiens sont aussi un moment fort de ces ouvrages, comme celui où Antoni Tapiés répond à Manuel Borja-Villel, qui s'interrogeait sur « le tatouage et le corps ». Ou celui avec Giacometti, réalisé en 1961 pour *L'Express* où Pierre Schneider faisait, une fois de plus, œuvre de pionnier. Il semble toutefois que personne n'ait pris cette peine avec Vierrat, puisque c'est l'auteur du texte d'introduction, Pierre Wat, qui s'y colle. L'interview est complète, et rationnelle, mais son actualité (elle a été réalisée en mai 2006) fait perdre le parfum délicieusement suranné qui fait – aussi – le charme des autres. Néanmoins, un artiste qui avoue commencer ses journées en lisant des bandes dessinées avant d'aller retrouver les copains au café ne peut pas être foncièrement mauvais. ■

H. B.

Deux ouvrages témoignent d'une période d'essor des arts et de bouleversements esthétiques

Le siècle des révolutions

L'ART FRANÇAIS. Le XIX^e siècle, 1819-1905

Sous la direction d'Henri Loyrette avec Sébastien Allard, Laurence des Cars.

Flammarion, 464 p., 75 € jusqu'au 31 janvier puis 90 €.

LES SALONS AU XIX^e SIÈCLE. Paris, capitale des arts de Dominique Lobstein.

La Martinière, 304 p., 69 €.

Chez Flammarion, le XIX^e siècle débute en 1819 ! Sans doute parce que le tome précédent de cette monumentale histoire de l'art français (six volumes, du Moyen Âge à nos jours), écrit par le regretté André Chastel et consacré au XVIII^e siècle, s'achevait en 1825... Le temps de l'histoire de l'art n'est pas celui du commun des mortels, mais le parti pris d'entamer le siècle avec les romantiques nous prive de David, de Gros, et plus généralement des peintres de l'épopée napoléonienne. De quoi placer le lecteur face au même regret que celui ressenti par les enfants du siècle, Musset en tête, d'être nés trop tard pour participer à la grande aventure.

Le seul à l'avoir effleuré, plus par amour des chevaux que pour celui de Louis XVIII, à la garde duquel il appartient, fut Géricault. Son *Cuirassier blessé*, peint en 1814, est un adieu aux armes. Le siècle serait aussi le temps d'un autre abandon, celui de la peinture d'histoire, le roi des genres, et le genre des rois. C'est le point de vue d'Henri Loyrette, président du Louvre et auteur de la préface : « *Trop d'histoire a tué la peinture d'histoire ; elle meurt dans la rigolade du Second Empire, enterrée par le "bouillant Achille, le roi barbu qui s'avance", et toutes ces "déesses qui ont de drôles de façons..."* »

L'opérette est sans pitié, et le bourgeois triomphant.

L'hypothèse est séduisante. Elle a pourtant été battue en brèche, il y a dix ans déjà, par un autre conservateur du Louvre, Régis Michel, qui rappelait que la peinture d'histoire est « *un enjeu constant de contrôle étatique* ». En 1993 déjà, Nathalie Heinich (*Du peintre à l'artiste. Artisans et académiciens à l'âge classique*, éd. de Minuit) montrait que la déperdition du « grand » genre commençait avec le XVIII^e siècle. En fait, la peinture d'histoire comme lieu politique, ou idéologique, existe toujours. C'est le pouvoir qui s'est déplacé. *Le Radeau de la Méduse* est perçu par ses contemporains comme une critique virulente de l'impérialisme des « *officiers rentrants* », ces nobles émigrés durant la Révolution et réintégrés dans leur grade par la Restauration. C'est aussi une peinture d'histoire, qui prend simplement le parti de l'opposition. La première d'une longue série. Les seuls à ne s'en être pas aperçus sont ces peintres d'une formidable veulerie, comme Alexandre Menjaud, Louis Hersent, François Gérard ou François-Joseph Heim, dont l'inénarrable Charles X distribuant des récompenses aux artistes résume bien la situation.

Du Moyen Âge à Haussmann

Heureusement, le XIX^e siècle ne se résume pas à ses débuts. Il est également, et le livre le montre à l'envi, quoiqu'en séparant trop les pratiques, l'essor fabuleux connu par ses contemporains. Ils sont passés d'un Paris encore médiéval dans son urbanisme à celui de Haussmann, des calèches aux chemins de fer, du suif de la chandelle à la Ville-Lumière, de la litho à la photographie, de la pantomime au cinématographe. Et l'art à suivi. L'impressionnisme, c'est la peinture en tube, plus l'électricité. En oubliant l'essor des quartiers neufs, des Batignolles au parc Monceau en pas-



« Les demoiselles des bords de la Seine » par Gustave Courbet (1857).

PARIS/AGK IMAGES

sant par Saint-Lazare, on négligerait le fait que ces artistes travaillaient dans des bâtiments résolument contemporains. Que l'art moderne est né dans une ville qui l'était aussi, et des plus cosmopolites qui soient. Que le triomphe de l'art français fut aussi celui des métèques, qui feront la gloire de l'école de Paris au siècle suivant. Et que c'est ici, et à ce moment, que s'invente le marché de l'art moderne.

C'est de cet aspect que traite, en creux, le livre consacré aux Salons par Dominique Lobstein. A lui, on aurait pu faire le reproche inverse, celui de s'être cantonné au XIX^e siècle. Que diantre, les Salons de Diderot valent bien ceux de Baudelaire ! Lobstein l'aborde certes, vite, pour ne musarder qu'à partir de 1791. Il s'en explique, citant un décret du

21 août 1791 de l'Assemblée constituante qui fait suite à la suppression des corporations et à la liberté d'exercice de tous les métiers : « *Article 1^{er} : Tous les artistes français et étrangers, membres ou non de l'Académie... seront également admis à exposer leurs ouvrages...* » La carrière d'un artiste au XIX^e siècle passait par le Salon : « *Il y a dans Paris à peine quinze amateurs capables d'aimer un peintre sans le Salon. Il y en a quatre-vingt mille qui n'achèteront même pas un nez si un peintre n'est pas au Salon. Voilà pourquoi j'envoie tous les ans deux portraits, si peu que ce soit* », disait Renoir à Paul Durand-Ruel, lequel se chargea d'inverser la tendance, et permit aux galeries de supplanter définitivement les Salons, et au XX^e siècle de débiter. Vers 1914... ■

HARRY BELLET

Profondeurs de l'ombre

LES MARGES DE LA NUIT. Pour une autre histoire de la peinture de Baldine Saint-Girons.

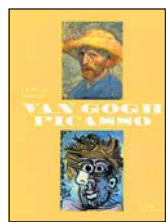
Ed. de l'Amateur, 176 p., 45 €.

Une réflexion esthétique qui traverse temps et écoles : ce serait un motif suffisant pour distinguer *Les Marges de la nuit* de la production de monographies et récits convenus dont l'édition d'art se contente par prudence. Mais l'ouvrage a d'autres mérites. Il pose des questions subtiles, il attire le regard sur des œuvres rarement considérées, il avance des thèses. A commencer par celle-ci : la nuit serait à tort réputée l'ennemie du peintre, parce qu'elle lui retirerait ses objets, le priverait de toute lumière et de toute sensation. En effet, l'objection ne tient pas à l'épreuve des faits. Bien des artistes, qu'ils peignent, gravent, dessinent ou photographient, ont affronté l'épreuve de l'obscurité et, dans cet exercice apparemment perdu d'avance, trouvé des ressources.

Baldine Saint-Girons fait donc remarquer que la peinture se mesure à la nuit particulièrement dans les périodes de renouvellement. Ainsi de Caravage, Elsheimer et La Tour quand il faut en finir avec les beaux styles issus de la Renaissance italienne. Ainsi, plus tard, de Degas, Van Gogh et Vallotton, quand réalisme et impressionnisme ne suffisent plus. Chaque fois surgissent des moyens différents et de nouveaux rapports entre la clarté et l'ombre s'établissent, qu'il faut analyser en des termes plastiques – le noir est une ressource infinie pour le peintre –, mais aussi comprendre par rapport à l'histoire des mœurs, des sciences, des idées et des religions. Ce qui est brillamment tenté ici, à la conjonction de la littérature, de la philosophie et des arts visuels. ■

PH. D.

ZOOM



VAN GOGH PICASSO, de Laurence Madeline Arles et la Provence, mais aussi les crânes humains et la

chaise de paille : les points communs entre Van Gogh et Picasso sont plus nombreux qu'on ne le supposerait. Laurence Madeline en fait l'inventaire et l'analyse dans un livre qui démontre que le Hollandais à l'oreille coupée a compté dans l'œuvre de l'Espagnol au regard noir. Les relations qu'elle rétablit entre leurs œuvres sont le plus souvent incontestables, et Van Gogh se trouve au nombre des peintres que Picasso, dans la dernière période de sa vie, fait apparaître dans ses peintures et gravures. Ph. D.

La Martinière, 184 p., 39 €.

MARLENE DUMAS,

ouvrage collectif Marlene Dumas est l'une des peintres les plus visibles d'aujourd'hui. Née en 1953, néerlandaise, elle a su imposer ses sujets – nudités, sexualités, enfances –, sa tonalité – angoisse, souffrance, provocation – et sa manière – un expressionnisme souvent cru et une exécution qui va à l'essentiel des anatomies et des visages. L'ouvrage fait la part belle aux œuvres ainsi qu'aux propos et écrits de l'artiste. Des premiers travaux aux plus récents, l'historique est complet. « *Je peins parce que je suis une femme démodée. (Je crois à la sorcellerie.)* » écrivait Marlene Dumas en 1993. Ph. D.

Phaidon, 160 p., 39,95 €.

TURNER, d'Andrew Wilton Magnifique et largement nourrie de citations de l'artiste et de ses contemporains, cette monographie ambitieuse moins de renouveler la compréhension

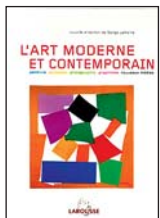
de l'œuvre de Turner que de présenter un état des connaissances aussi précis que possible. Ce qui est accompli ici dans les règles de l'érudition. Ph. D.

Ed. de l'Imprimerie nationale, 258 p., 49 €.

DICTIONNAIRE DES MOBILIERS ET OBJETS D'ART DU MOYEN ÂGE AU XXI^e SIÈCLE,

d'Aurélia et Anne Lovreglio En 3 000 entrées alphabétiques, et 70 articles plus développés, ce dictionnaire est un superbe survol des objets inanimés qui nous entourent et de leurs créateurs. Survol, car résumer l'œuvre d'Alvar Aalto en cinq lignes frustrer n'importe qui. Par comparaison, Adam Weisweiler a droit à quatre colonnes et deux illustrations. Un parti privilégiant l'ancien sur le moderne ? Sans doute, et c'est normal vu l'énorme tranche chronologique embrassée. Mais quel bonheur de pouvoir enfin définir une « *commode à moustache* » ! Ha. B.

Le Robert, 464 p., 42 €.



L'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN, sous la direction de Serge Lemoine Une des

grandes forces du président du Musée d'Orsay, par ailleurs enseignant, est d'avoir toujours associé ses étudiants et leurs travaux à ses expositions comme à ses publications. Un coup de pouce bienvenu, pour un vivier rafraîchissant auquel il dédie sa préface. Quant à l'ouvrage, il énumère les grands mouvements artistiques du siècle dans un ordre chronologique qui en fait un manuel utile, et très fiable, jusqu'à très récemment : la dernière page reproduit une œuvre de Claude Lévêque présentée au Mac/Val de Vitry, il y a trois mois ! Le choix

iconographique est parfois contestable, mais l'ensemble se révélera vite indispensable. Larousse, 312 p., 45 €.

100 CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE. De Lascaux à Basquiat, de Florence à Shanghai,

de Michel Nurisdany, Ancien critique du *Figaro*, Michel Nurisdany a relevé un défi affriolant, et casse-gueule : choisir, dans 19 000 ans d'histoire de l'art du monde entier, cent points d'appui. A le feuilleter, on grogne : et pourquoi celui-ci et pas celui-là ? Puis vient en mémoire la définition que Pontus Hulten donnait d'une exposition ratée. C'est celle dont, d'une salle à l'autre, on opine : « *Ah oui ! Ah oui...* » Nous exhumons le *Bréviaire de Belleville*, du miniaturiste Jean Pucelle, les *Arbres épars* de son presque contemporain Zhao Mengfu, les coller dans le même ouvrage que le *Lit* de Rauschenberg ou la cathédrale élevée par Buren au Guggenheim Museum de New York en 2005, mérite un vrai coup de chapeau. Ha. B.

Flammarion, 208 p., 35 €.

PIZZI CANNELLA, collectif On dit que l'italien est la langue de l'amour. Elle est aussi, malheureusement, celle de la critique d'art, comme le démontrent certains textes de ce superbe livre. Et il y a les pâtes. C'est dans une ancienne usine de nouilles de Rome, que s'est formé dans les années 1980 le groupe de San Lorenzo, du nom du quartier où était située la fabrique. Ceccobelli, Dessi, Gallo, Nunzio, Tirelli et Cannella, auquel est consacré l'ouvrage, sont une phase trop méconnue en France de l'art contemporain de la péninsule, mais le succès public de l'actuelle exposition à la Villa Médicis prouve qu'ils sont prophètes en leur pays. Cannella en est un des plus importants représentants. H. B.

XXI^e siècle éditions, 410 p., 120 €.

Rentrée littéraire 2006



La Mayenne donne du prix à la lecture

lamayenne.fr

LA MAYENNE
CONSEIL GÉNÉRAL

Architecture

Nostalgie du Liban, fascination du Yémen, appel du désert...

Voyages en Orient

LIBAN
de Salah Stétié, photographies de Caroline Rose.

Imprimerie nationale, 256 p., 75 €.

CITÉS DU YÉMEN
de Serge Sautreau, photographies de Pascal et Maria Maréchaux.

Actes Sud-Imprimerie nationale, 256 p., 73 €.

MAISONS DU SAHARA
Habiter le désert
de Jean-Loïc Le Quellec. Photographies de Cécile Tréal et de Jean-Michel Ruiz.

Hazan, 200 p., 40 €.

Rappelons les faits », écrit sobrement Salah Stétié. Suit, nettement moins sobre, l'enlèvement par Zeus, habillé en taureau, d'Europe, fille d'Agénor, roi de Tyr (ou Sidon), Europe qu'il donnera plus tard, en ayant tiré le meilleur, à Astéris, roi de Crète. Ainsi va le poète, ambassadeur perpétuel du Liban, qui, d'émotion en légende, de description en suggestion, du « je » au « nous », livre ici une description au galop d'un des plus beaux

berceaux de la culture méditerranéenne. Plus que des pierres qui ont établi la pérennité du pays, Stétié parle d'abord des hommes, ou des dieux, ce qui revient souvent au même dans cette ode savante, écrite « *juste avant* » les bombardements de 2006.

Les pierres des monuments, des villes, il en parle comme des rochers où s'accrochent et reviennent les Libanais expatriés. En embrassant ainsi son Liban comme Europe son taureau divin, l'auteur fait coup double. Il marque la permanence de ce pays cent fois marqué par la guerre et les destructions. Et il décrit une forme envahissante de nostalgie qui a fini par s'imprimer non seulement dans les rêves de l'exil, mais dans le sol même et dans l'âme de ceux qui vivent toujours au Liban.

Les photographies de Caroline Rose s'accrochent sans excès de poésie à la cavalcade de Stétié. Elles montrent le Liban simple ou brillant, tel qu'il est ou presque, une histoire d'architecture et de paysage, principalement, d'où seuls sont gommés, ce qui n'est pas rien, ces buildings qui défigurent le pays depuis la guerre civile et que l'écrivain n'évoque lui-même qu'en passant. C'est là un effet des lunettes de l'exil, thème sur lequel Stétié termine presque son livre, empruntant



Vigie à l'entrée de Jiblah (Yémen). ED. DE L'IMPRIMERIE NATIONALE

l'émotion d'un poème de Georges Shéhahé (1952) : « *Tant de magie pour rien/Si ce n'était ce souvenir d'un autre monde/Avec des oiseaux de chair dans la prairie/Avec des montagnes comme des granges/Ô mon enfance, ô ma folie.* » Pour conclure assez justement : « *Telle est la spécificité de ce petit pays que toute réflexion le concernant débouche rapidement sur l'universel.* »

Désert de pierre

Deuxième étape au Yémen, pays de l'exil de Rimbaud et de celui, éphémère, de Nizan. Même éditeur, Actes Sud-Imprimerie nationale, mais approche inverse grâce à un texte, en fait un poème déchiré et aride comme un désert de pierre, écrit avec précision par Serge Sautreau qui fréquemment s'envole : « *L'histoire gardant la clef de verre qui tient ces villes vivantes ou les anéantit en dépit de leur superbe pour les*

livrer à l'inconnu, à la poussière, aux hypothèses... ». A l'unisson, les photos de Pascal et Maria Maréchaux marient la sensualité et une sorte de retenue presque archéologique. Il est vrai que le pays masque aussi sa tendresse : on y sent la soif, la dureté, l'austérité et les joues gonflées de kat semblent rarement tolérer le rire.

Si l'on en croit ce livre, et tout porte à le faire, le Yémen a les villes les plus belles du monde et les plus riches architectures, dans un paysage toujours pauvre, économe, souvent violent, déchiré, torturé, juste calmé par l'or du crépuscule et la limpidité du matin. Repères et bibliographies permettent de pousser au plus loin la traversée du désert. Par chance, les auteurs ne donnent pas l'adresse des agences de voyages.

Prenant le relais d'André Ravéreau et de Manuelle Roche, qui se sont plus particulièrement ancrés dans le

m'Zab, Jean-Loïc Le Quellec, accompagné de Cécile Tréal et de Jean Michel Ruiz, est parti à la recherche des maisons du Sahara et des mille et une manières d'habiter le désert. Cela donne un livre méthodique et savant, sans prétention poétique, mais riche d'indications ethnographiques. Les maisons ont leurs jardins, les oasis, qui peuvent se résumer à un arbre à demi enfoui dans le sable. Le soleil est teigneux, malgré les sourires des populations qui ne connaissaient du monde que les couleurs changeantes de la terre dont sont faites le plus souvent les maisons. Sauf en quelques endroits : « *Dieu créa le désert puis, furieux, lui jeta des pierres* », dit un proverbe arabe rapporté par Le Quellec, ethnologue de son état qui donne quelques outils heureux : bibliographie et glossaire, à défaut de cartes. ■

FREDERIC EDELMANN

Un impressionnant tour d'horizon des arts de l'Asie orientale Empires du Levant

LES ARTS DE L'ASIE ORIENTALE

de Gabriele Fahr-Becker, avec la participation de Sabine Hessemann, Sri Kuhnt-Saptodewo, Michaela Appel et Michael Dunn.

Ed. Place des Victoires, 740 p., 59 €.

Composé par une équipe polyglotte, traduit de l'allemand et imprimé en Chine, cet énorme ouvrage entend faire le tour des arts de l'Asie orientale : la Chine, le Japon, la Corée, l'Indonésie, la Birmanie, la Thaïlande et ceux de la péninsule indochinoise – les Philippines sont oubliées. L'Inde, où est né le bouddhisme, qui va influencer presque toute l'Asie orientale, est écartée. Il est vrai que la taille du volume est déjà considérable.

D'autant plus que trois chapitres transversaux consacrés à la calligraphie, au travail du



Calligraphie Shuho Myocho (1282-1337). COLL. HATAKEYAMA/TOKYO

jade et aux textiles sont introduits au sein de ce vaste panorama inégal. La Chine est plutôt bien traitée. L'auteur insiste sur les récentes découvertes archéologiques près de la ville de Chengdu, qui ont remis en cause la vulgate de la naissance de la civilisation chinoise.

Place de la peinture

Il insiste à juste titre sur la place de la peinture dans l'empire du Milieu. Une belle icono-

graphie, souvent tirée des musées provinciaux chinois, accompagne le texte, qui essaie de réhabiliter la dernière dynastie Qing (1644-1911).

Pour le Japon, la chronologie a été évacuée par une approche thématique (peinture, estampe, céramique, sculpture, architecture et jardins), là encore très inégale. Notamment la part réservée à l'architecture moderne, qui frise l'indigence. Si l'architecture classique de l'Indonésie est largement évoquée, la sculpture « primitive », est absente. En revanche, un grand dégagement, bienvenu, est consacré à la danse. Service minimum pour les pays de l'Asie du Sud-Est et vingt pages pour la Corée.

Pourtant, en dépit de ses manques, ce gros volume permet d'établir des comparaisons utiles entre ces différentes civilisations, notamment à travers le bouddhisme, qui sert de fil conducteur. ■

E. DE R.

Aalto et Wright, monstres sacrés de l'architecture du XX^e siècle L'essence plutôt que la forme

ALVAR AALTO

de Richard Weston.

Phaidon, 240 p., 69,95 €.

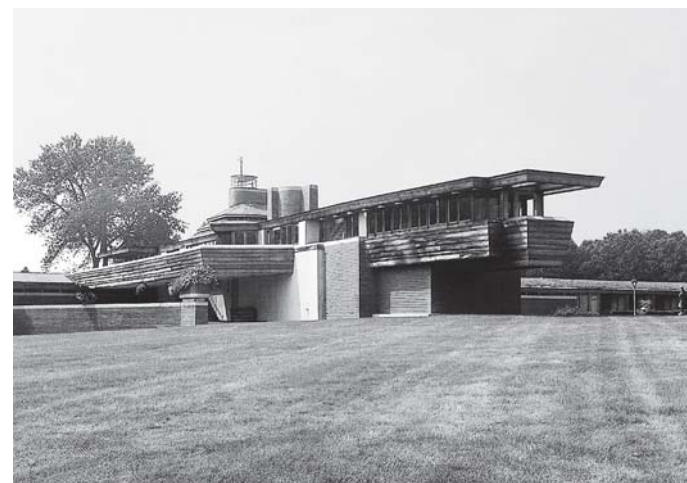
FRANK LLOYD WRIGHT, LES MAISONS

texte d'Alan Hess, photographies d'Alan Weintraub.

Ed. du Chêne, 540 p., 65 €.

Du Finlandais Alvar Aalto (1898-1976) à l'Américain Frank Lloyd Wright (1867-1959), voici décliné presque tout l'alphabet de l'architecture du XX^e siècle (que Zevaco était venu conclure prématurément en 1999 aux éditions du Cercle d'art). L'ouvrage sur Alvar Aalto est une synthèse érudite sans être hermétique, complète, impeccablement illustrée. Probablement l'une des meilleures consacrées à un architecte au cours de ces dernières années. Grâce à sa connaissance hors pair de l'architecture nordique et de l'œuvre d'Aalto en particulier, Richard Weston la situe dans le contexte du courant moderniste international et de la culture finlandaise. Il explore les sources d'inspiration et présente la palette complète des œuvres de l'architecte. Passionnants sont les rapprochements avec Mies, Corbu ou Wright, témoignage d'une époque où l'essence de l'architecture primait sur la forme, voire sur les gesticulations qui font l'alphabet du nouveau millénaire.

Frank Lloyd Wright, le plus emblématique des architectes



Maison Herbert Johnson, Wind Point, Wisconsin, 1937. DR

américains, n'est pas moins bien traité, mais l'épais volume des éditions du Chêne s'arrête, si l'on peut dire, aux 291 maisons encore visibles du maître, certaines endommagées par des ajouts qui font presque douter de la signature, sauf à revenir aux documents d'origine ; d'autres, notamment les maisons « aztèques » de Californie, ont été fragilisées par une construction hâtive. Nombreuses aussi sont celles considérées comme des reliques qui font l'objet d'une protection sourcilieuse, la plus célèbre d'entre elles étant la Maison sur la cascade.

Plans et images d'archives

Les textes clairs d'Alan Hess, le choix des plans et des images d'archives qui accompagnent les photographies sur mesure d'Alan Weintraub permettent de cerner au plus près l'aventure de celui qui, dans la foulée de Louis

Sullivan, aura cherché avec la plus grande ferveur ce que doit être l'architecture américaine. Le livre comprend par ailleurs des essais des meilleurs spécialistes de Wright parmi lesquels Kenneth Frampton, Thomas S. Hines, Eric Lloyd Wright. ■

F. E.

chaPitre.com
LIBRAIRE SUR INTERNET
vous cherchez un livre épuisé ?
15 millions de livres
tél : 0892 35 01 00
Internet : www.chapitre.com
Sur place : Le Tour du Monde
29 rue de Condé - Paris 6^e
(RER B Luxembourg)

MILDRED CLARY
rencontre
AUX CAHIERS DE COLETTE
le vendredi 8 décembre à partir de 18h.
à l'occasion de la parution de
Benjamin Britten ou le mythe de l'enfance
(Ed. Buchet-Chastel)
23-25, rue Rambuteau, Paris 4^e
Tél. 01 42 72 95 06

ECRIVAINS
les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs
Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

Compilations de faits divers ou d'événements capitaux, petits morceaux de grande histoire...

Des livres pour faire date

L'ALMANACH
d'Henri Gougaud.

Ed. du Panama, 464 p., 30 €.

EPHEMERIS
1 000 ans d'histoire
au jour le jour

L'Archipel/France Inter, 400 p., et un CD-ROM, 32 €.

MÉMOIRES DE LA FRANCE
Deux siècles de trésors inédits et secrets à l'Assemblée nationale
Sous la direction d'Emmanuel de Waresquiel.

L'Iconoclaste, « Mémoires », 200 p., 49 €.

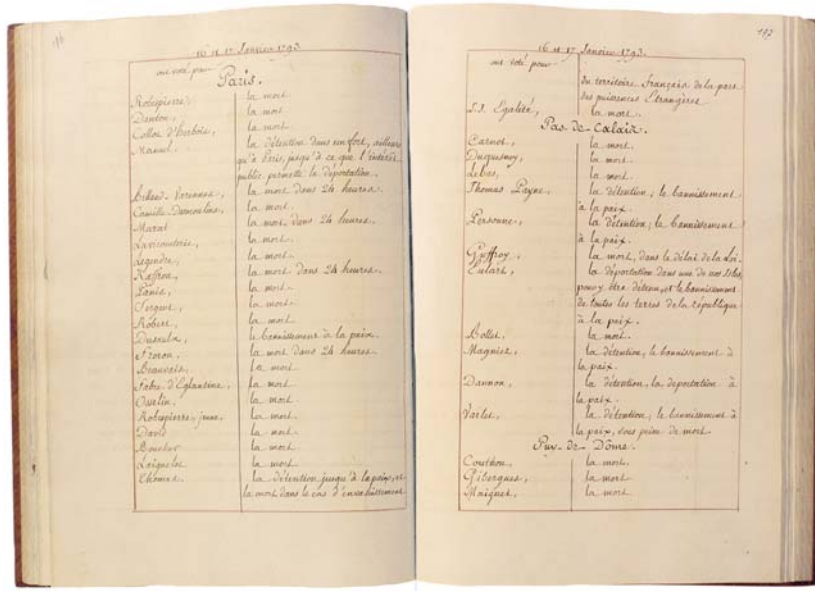
Et si l'histoire était affaire de gourmandise ? C'est ce que démontre avec la faconde qu'on lui connaît Henri Gougaud. En marge de la parution d'un coffret de 4 DVD proposant certains de ses spectacles (éd. du Panama, 34,90 €), reprenant à son compte la règle ouverte de l'almanach, qui compile informations utiles, savoirs pratiques et dictons ou sentences proverbiales, comme il convient dans ce recueil qui fut des siècles durant le seul livre des gens du peuple, Gougaud y adjoint, au saint du jour, un anniversaire notable (terrible comme le premier usage de la chambre à gaz - au Nevada, en 1924 - ou fondateur, tel l'institution de l'état civil sous François I^{er}, culturel aussi, Agatha Christie venue au monde le lendemain de la date anniversaire de la mort de Dante, comme la V^e République née 245 ans après Diderot). Entre des zestes d'astrologie populaire et des conseils horticoles, des recettes de terroirs et des faits divers pittoresques, ces bribes de savoir historique sont mieux que des clinis d'œil à une science austère : une façon

de faire le lien entre deux mondes de connaissances qu'on hésite à faire dialoguer.

On retrouve la même volonté de réconcilier le lecteur avec le pensum des dates à retenir, fléau scolaire désormais obsolète, avec le copieux et passionnant *Ephemeris*, que préface Patrice Gélinet, dont les auditeurs de France Inter suivent depuis plusieurs saisons l'émission *2 000 ans d'Histoire*. Sur le même principe que l'almanach qui décline les entrées selon l'éphéméride, on trouve là du 1^{er} janvier au 31 décembre - sans oublier le 29 février, consacré comme de juste au sapeur Camember que son créateur, Christophe, père de *La Famille Fenouillard*, fit naître ce jour rare pour qu'il vieillisse moins vite -, le volume traite d'un fait d'histoire sur le ton de l'actualité, avec une vivacité et une clarté d'exposition qui autorisent des choix difficiles. Ainsi pour ce 8 décembre, l'exposition du programme d'Adolf Hitler dès la publication de *Mein Kampf* (1925), même si d'autres événements, naissances (Méliès, 1861 ; Feydeau, 1862 ; Max Rouquette, 1908), décès (John Lennon, 1980, Bruno Carrette, 1989) ou autres (Pétain promu maréchal en 1918, Devaquet contraint à la démission, 1986, l'URSS remplacée par la CEL, 1991) offrent un choix d'informations des plus variées.

Force de l'instant

Reste que l'Histoire vivante ne se réfugie pas dans les dates marquantes et que rien ne peut comme l'archive donner conscience de la force de l'instant où tout bascule, où l'événement accède à un statut supérieur. Réunis autour d'Emmanuel de Waresquiel, qui signe lui-même deux des quarante-deux entrées (le procès-verbal du serment du Jeu de paume et la genèse du drapeau tricolore), une vingtaine d'historiens, de conservateurs et d'écrivains



Procès-verbal de la séance permanente des 16 et 17 janvier 1793, qui décida de la mort de Louis XVI. DR

(le dernier document, l'original du décret du projet de loi portant l'abolition de la peine de mort est présenté par Bertrand Poirot-Delpech) proposent ainsi une passionnante sélection de documents provenant des archives de l'Assemblée nationale. Robespierre annotant le projet de Constitution de 1791 (Annie Jourdan), le procès-verbal du vote des Conventionnels condamnant Louis XVI à l'échafaud (Jean-Christian Petitfils), la lettre d'abdication de Napoléon au lendemain de Waterloo (Jacques-Olivier Boudon), les études de Delacroix pour le palais Bourdon (Sébastien Allard) ou les terres crues de Daumier, portraits à charge contre la monarchie de Juillet (Edouard Papet), les lettres de Louise Michel, déportée en Nouvelle-Calédonie, à Victor Hugo (Michèle Riot-Sarcey), les inventaires des biens des congrégations

qui préparent la séparation des Eglises et de l'Etat (René Rémond), jusqu'à la déclaration Badie, signée par les premiers parlementaires opposés à l'octroi des pleins pouvoirs à Pétain (Jean-Pierre Azéma), chaque pièce inédite sait rendre sensible un moment fort de l'identité nationale depuis l'avènement du parlementarisme moderne. Une leçon de choses et d'histoire captivante. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Signalons les *Itinéraires secrets dans la bibliothèque du Sénat*, que propose Frédéric d'Agay, *D'encre et de Lumières*, autre invitation au voyage à travers l'archive, collections de gravures, estampes, plans, atlas, pamphlets, correspondances et ouvrages qui font le fonds de ce lieu de mémoire (éd. de La Martinière, 296 p., 60 €).

Rimbaud en images

FACE À RIMBAUD
de Jean-Jacques Lefrère.

Phébus, 188 p., 39,50 €.

« REVIENS, REVIENS CHER AMI »
Rimbaud-Verlaine.
L'Affaire de Bruxelles
de Bernard Bousmanne.

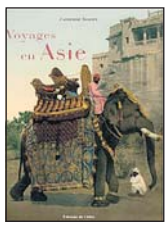
Bibliothèque royale de Belgique/
Calmann-Lévy, 174 p., 35 €.

Autant qu'à sa biographie qu'il publia en 2001 (Fayard), Jean-Jacques Lefrère s'est intéressé à l'iconographie de Rimbaud. Huit photographies du poète des *Illuminations* sont connues à ce jour. De nombreux dessins et caricatures, notamment de Verlaine, et quelques tableaux, viennent répondre à notre curiosité. Le maître d'œuvre de cet ouvrage impeccable a donc classé et commenté toutes les images représentant l'écrivain, de l'enfant à l'école de Charleville à l'agonisant dessiné par sa sœur Isabelle, en 1891. Une section pittoresque à la fin de l'ouvrage contient des portraits à l'authenticité douteuse... Ce sont comme les marges de la légende, ce qu'on nomme le « mythe » Rimbaud...

Bernard Bousmanne, dans un autre album, publie tous les documents sur la fameuse querelle qui opposa Rimbaud à Verlaine, à Bruxelles, le 10 juillet 1873. Au terme de celle-ci, l'auteur de *Sagesse* tira sur celui d'*Une saison en enfer*. Il y a là encore les caricatures qui jouèrent un rôle si important et les fac-similés des auditions judiciaires. Mais il y a surtout la photo de l'arme du « crime » : un bon vieux revolver, un Lefauchoux 7 mm, qui semble ne pouvoir faire de mal à personne. Il fut probablement acheté à l'armurerie Montigny, le matin même, par Verlaine. Ce n'est pas la moins belle pièce de la légende ! ■

PATRICK KÉCHICHIAN

ZOOM



VOYAGES EN ASIE, de Catherine Donzel. Voyageuse émérite, Catherine Donzel prend en filature le

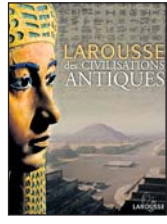
gratin de la grande époque des voyages, lorsqu'on ne quittait pas ses malles cabines, se changeait pour souper, sautait de paquebot en chameau. Les illustrations, magnifiques témoignages de mondes perdus, de l'insouciance et de la fascination devant des chefs-d'œuvre, hommes, femmes, architectures, vaisseaux ou paysages qui, pour la plupart se sont évanouis. Rien de nostalgique. Nous sommes entre gens bien élevés et qui savent ce que sont les plaisirs de la vie. F. E. Ed. du Chêne, 320 p., 49,90 €

TU FAIS PEUR, TU ÉMERVEILLES, de Germain Viatte, **ARTS ET SECRETS D'HUMANITÉ**,

de Jean-Pierre Mohen. Ancien responsable des collections du Musée du quai Branly, Germain Viatte détaille l'histoire des 8 200 pièces acquises pour l'ouverture de l'établissement. Mais surtout il dresse la généalogie compliquée des quelque 300 000 objets qui constituent le fonds du musée. Jean-Pierre Mohen, qui a remplacé Germain Viatte, a pu suivre l'analyse scientifique de certaines de ces pièces alors qu'il était à la tête du laboratoire des musées de France. Les deux approches se complètent. E. de R. Ed. Musée du quai Branly/RMN, 192 p., 39 €. Calmann-Lévy, 208 p., 38 €.

L'ODYSSÉE d'Homère et Jean-Marc Rochette. En artiste peintre, Jean-Marc Rochette l'a senti, et dans le

monde d'Ulysse, dans les lumières tranchantes d'Ithaque et les bouches d'ombre dont la Méditerranée ménage le contraste, pour donner à voir la plus belle adaptation d'Homère que l'on puisse rêver. Aquarelles et lavis, chaque vision est un envol et une prière. Une actualisation magistrale d'une incroyable beauté. Ph.-J. C. Traduit du grec par Mario Meunier, Albin Michel, 368 p., 42 €.



LAROUSSE DES CIVILISATIONS ANTIQUES, sous la direction de Catherine Salles

Voilà, en 24 chapitres, un panorama alerte et informé des grandes civilisations, tous continents concernés, qui ont éclaté jusqu'à la chute de Rome face aux Wisigoths. Les ponts et passerelles, sans être forcés, permettent de comparer les aventures culturelles, politiques ou commerciales de mondes singuliers qui justifient cette approche didactique, intelligemment illustrée. Ph.-J. C. Larousse, 336 p., 42 €.

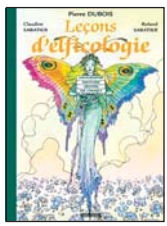
DICTIONNAIRE DE L'HISTOIRE DE FRANCE, sous la direction de Jean-François Sirinelli. Initialement parue en 1999, cette somme revient en un seul volume, plus maniable donc, et toujours aussi précieux pour comprendre le fil événementiel, mais aussi les figures fortes de la geste nationale et plus encore les enjeux que l'histoire des sensibilités a versés dans le débat trop factuel longtemps de rigueur. La qualité des quelque deux cents contributeurs, dont la participation est très contrastée, garantit la tenue de l'ensemble. Une référence donc. Ph.-J. C. Larousse, 1 184 p., 65 €. **LE TEMPS DE L'ÉCOLE. De la maternelle au lycée**,

1880-1960, de Jean-Noël Luc et Gilbert Nicolas. Photos de classes. Avec leurs rêves d'harmonie et d'ordre, et leurs clivages : garçons/filles, public/privé, primaire/secondaire, et tout ce qui se laisse moins voir : les conditions sociales, les principes pédagogiques, la foi, laïque ou non, des enseignants, maîtres dont la mythologie s'est estompée aujourd'hui. Des cours de récréation aux salles d'examen, des chambrées d'internat aux remises de prix, rien ne manque à cette plongée dans une épopée scolaire qui eut ses héros. Et le texte est à l'unisson de la pertinence de l'iconographie. Ph.-J. C. Ed. du Chêne, « Gens de France », 312 p., 45,50 €.

LA TÉLÉVISION AUTREFOIS, de Patrick Mahé. *Belphégor*, « Age tendre et tête de bois », « La piste aux étoiles » ou « Le grand échiquier », « Intervilles », sans oublier la folie Averty ou « Les shadoks » qui viennent dynamiser un paysage audiovisuel qui ne s'appelle pas encore ainsi... Cet album a déjà le charme des rétrospectives nostalgiques ; il offre en plus une présentation thématique (information, feuilletons, jeux, speakerines...) qui conduit subtilement à mesurer les évolutions qui rythmèrent cet « âge d'or » supposé. Ph.-J. C. Hoëbeke, 168 p., 34 €.

LE MOYEN ÂGE FLAMBOYANT, POÉSIE ET PEINTURE. Cent vingt poèmes représentatifs de quatre siècles de poésie lyrique médiévale (XII^e-XV^e), illustrés par deux cents peintures issues de manuscrits essentiellement français des XIV^e et XV^e siècles : *Le Moyen Age flamboyant* est un florilège poétique dont la mystique essentielle est le feu de l'amour. Chacun des ouvrages

édités par Diane de Selliers est un événement : voici le dernier. V. R. Ed. Diane de Selliers, 380 p., 160 € jusqu'au 31 janvier 2007, 190 € ensuite.



LEÇONS D'ÉPIGRAPHIE, de Pierre Dubois. Un manuel scolaire du temps jadis qui soit aussi

un « grimoire magique », un guide vers le pays des fées et des contes, le jeune Pierre Dubois en rêvait. Avec l'aide des illustrateurs Claudine et Roland Sabatier, il l'a réalisé, pastichant avec malice et invention poétique les vieux livres de lecture, d'histoire et géographie ou de leçons de choses et livrant à tout lecteur ayant le goût du merveilleux les clés des royaumes enchantés. J. Ba. Hoëbeke, 120 p., 24,90 €.

LETTRES INTIMES. Une collection dévoilée « Intimité » et « dévoilement » : c'est entre ces deux mots qu'Anne-Marie Springier a constitué une étonnante collection de lettres autographes, qui sont ici reproduites, transcrites et brièvement commentées. De Diane de Poitiers, Malherbe et Henri IV à Elvis Presley et Marlène Dietrich, en passant par Marie-Antoinette, le marquis de Sade, Georges Bernanos, Edith Piaf ou Liane de Pougy répétant sa flamme à Natalie Barney, c'est toujours un lien affectif fort qui a dicté ces lettres, souvent inspirées, parfois cocasses ou hardies... Comme Apollinaire célébrant « les neuf portes sacrées » du corps de Lou. P. K. Textuel, 240 p., 50 €.

HISTOIRE DE LA CALLIGRAPHIE FRANÇAISE, de Claude Mediavilla. La « rustica », la « caroline »,

la « ronde », la « bâtarde »... Les mots de la typographie sont aussi beaux et variés que le dessin des lettres qu'ils désignent. De l'Antiquité à la fin du XIX^e siècle, l'auteur nous montre l'évolution d'une technique essentielle. Technique que les civilisations de l'écriture ont, avec trop de discrétion, assimilée à un art. P. K. Albin Michel, 336 p., 69 €. Signalons aussi le premier volume de *l'Histoire de l'écriture typographique*, de Gutenberg au XVII^e siècle, d'Yves Perrousseau (Atelier Perrousseau, www.perrousseau.com, 428 p., 50 €).

DES NUAGES, de Bernard Chambaz. Sombres ou tendres, menaçants ou consolateurs, les nuages ont toujours été là et l'homme les a toujours regardés. Chambaz étudie cette relation dans l'art et la

littérature, étayant sa réflexion avec d'admirables images et des citations pertinentes. C'est un livre d'art, mais c'est aussi une méditation personnelle : dans son excellent *Kinopanorama*, l'auteur analysait l'année dernière les sources politiques et familiales de sa formation. Aujourd'hui, les yeux levés vers le ciel, il explore d'autres moteurs de sa propre édification : le rôle de l'art et celui des mots. J. Sn. Seuil, 144 p., 40 €.

NEMO PAR PENNAC. Quand un romancier rencontre un artiste des rues de Paris, cela donne ce beau livre où l'on découvrira l'essentiel des interventions de Nemo dans les rues de la capitale. Avec, en prime, un très joli texte de Daniel Pennac : « *Un matin d'hiver, dans les années 1980, voilà que je retrouve Little Nemo sur un mur de Belleville...* » F. N. Hoëbeke, 98 p., 26 €.

FRANÇOIS VALLEJO

Viviane Hamy

Prix

de la librairie

Mille pages

ÉDITIONS
Viviane Hamy

Beaux livres *Photographie*

Photographie

Des exemples de l'infinie variété des formes et des visages

L'art du portrait

Dans la production toujours plus abondante de livres de photographies, surtout quand Noël approche, les ouvrages de portraits occupent la place la plus visible. Ils sont grands, gros, lourds, chers. Les meilleurs ? Au moins sur un point : la densité de modèles célèbres y est sans égal. Ces livres attirent quand ces célébrités donnent plus que le minimum syndical au photographe, posent dans un lieu intime, adoptent une pose spectaculaire, se déshabillent ou portent un vêtement incongru, font le pitre ou affichent leur désespoir. Les stars font un effort quand le photographe est aussi une star. Quand tout ce beau monde joue d'égal à égal. Et quand les images, avant de finir dans un livre, sont publiées dans un magazine prestigieux afin de faire la promotion d'un film ou d'un disque.

Prenons l'Américaine Annie Leibovitz. A 57 ans, et depuis les disparitions en 2004 de Richard Avedon et d'Helmut Newton, elle est sans doute la portraitiste la plus chère et la plus célèbre au monde. Son livre *La Vie d'une photographe, 1990-2005* (1) contient une sacrée brochette de people : Scarlett Johansson, Nicole Kidman, Bruce Springsteen, Patti Smith, Leonardo DiCaprio, Brad Pitt, Johnny Depp et Kate Moss, Bruce Willis et Demi Moore, Jack Nicholson... Ou encore Nelson Mandela, Jasper Johns, Merce Cunningham, William Burroughs.

Leibovitz érige aussi le portrait en scoop. On n'a jamais vu ailleurs George Bush posant avec son cabinet resserré, Bill Gates chez lui devant son ordinateur, Keith Richards dans sa bibliothèque, Bill Clinton assis sur son bureau présidentiel, Arnold Schwarzenegger faisant le beau au ski. Ou deux merveilleux portraits qui surgissent aux deux tiers du livre : à gauche, Robert De Niro ; à droite, Al Pacino. Vêtements sombres dans un décor crépusculaire.

La particularité de ce livre est justement d'être sombre. Mortuaire même. Car les portraits de célébrités sont mêlés à des images autobiographiques de Leibovitz. Dans un texte de onze pages, elle explique que ces quinze ans écoulés sont marqués par un double deuil, celui de son père et celui de sa compagne, l'essayiste Susan Sontag, disparus à quelques semaines d'intervalle, durant l'hiver 2004-2005.

Annie Leibovitz photographie ses voyages, sa maison de campagne, sa famille, ses trois filles – une des photos les plus saisissantes est un auto-portrait nu à 51 ans et enceinte. Elle photographie surtout Susan Sontag, même à Sarajevo assiégée par les Serbes en 1993, et jusqu'à son lit de douleurs. Les portraits de célébrités sont en noir ou en couleur. Les photos intimes le plus souvent en noir et blanc. La maquette ne les distingue pas. Tout est fait pour appliquer le credo de Leibovitz : « *Je n'ai pas deux vies distinctes.* »

Et pourtant la colle ne prend pas bien entre les sobres instantanés familiaux et les mises en scène au graphisme percutant de personnalités. Parce qu'on ne saisit pas bien le style de Leibovitz. Ce style, il éclatait chez Richard Avedon, qui donnait la même dimension tragique au visage de Marilyn Monroe et à celui de son père mourant. Reste que la tentative de Leibovitz est ambitieuse et sincère.

L'Allemand Peter Lindbergh est une autre star de la photo, surtout dans la mode. Son livre est un objet aussi lourd que celui de Leibovitz, mais beaucoup plus léger par le contenu. Il s'agit de 116 portraits de femmes – d'où le titre du livre *Untitled 116* (2) –, pour la plupart célèbres, d'autres moins, réalisés entre 1983 et 2004, classés par ordre alphabétique, selon le prénom : d'Alexa Davalos à Zoe Gaze. Beaucoup d'actrices, des chanteuses, des mannequins. Monica Bellucci, Sharon Stone, Madonna ou Penélope Cruz. Tout est en noir et blanc, rythmé par quelques textes signés Fellini, Leonard de Vinci, James Joyce ou Picasso.

Forme dynamique

Souvent on ne voit que le visage, voire les yeux (Madonna). Lindbergh aime les filles aux yeux clairs, les filles tout court. Toutes semblent à leur avantage, sauf Jeanne Moreau. Mais les images tiennent essentiellement à cause de la qualité et de la beauté des modèles, beaucoup moins par le style du photographe, plutôt en retrait. Sans doute est-ce suffisant pour rendre ce livre attractif. Tout cela manque un peu de décor, d'air. Aussi quand Isabella Rossellini promène son chien dans une rue de New York, on respire.

Il y a un côté showbiz dans le livre de Lindbergh. Un autre registre de portraits se dévelop-



Arnold Schwarzenegger, Sun Valley, Idaho, 1997. ANNIE LEIBOVITZ

pe dans l'ouvrage de Gérard Rondeau (3), un photographe attachant, dont le travail est en partie lié au journal *Le Monde* depuis une vingtaine d'années. Ecrivains, peintres, artistes, musiciens de jazz, intellectuels, défilent, en noir et blanc. La forme du livre est dynamique, qui mêle portraits isolés et d'autres imprimés dans *Le Monde*. A cela Rondeau a ajouté ses mots qui courent – manuscrits ou typographiés – autour des photos. Rondeau décrit ses rencontres avec Paul Bowles à Tanger, ou avec l'artiste Louise Bourgeois à New York. L'exercice est parfaitement réussi.

Les livres de Leibovitz, Lindbergh et Rondeau ont un point commun : les modèles sont identifiés. On les aime ou on ne les aime pas, mais ce ressort de la reconnaissance est central. Il l'est d'ailleurs depuis que Nadar a inventé le genre au XIX^e siècle. Or « un nouveau portrait photographique », en rupture avec cette tradition, est en

vogue depuis une quinzaine d'années. Un livre, intitulé *Faire faces* (4), en rend compte à travers 113 artistes. Les portraits sont souvent frontaux mais, c'est le paradoxe, peu importe l'identité. Le visage est un matériau que l'artiste modèle à sa guise : il est standardisé, manipulé, vieilli, rajeuni, cousu, habillé, mort... Bienvenu dans le monde moderne. ■

MICHEL GUERRIN

(1) Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Ariel Marinier, éd. de la Martinière, 480 p., 350 photos, 105 €.

(2) Ed. Schirmer/Mosel, 356 p., 207 photos, 119 €.

(3) Chroniques d'un portraitiste, préface de Philippe Dagen, postface de Michèle Champenois, Seuil/CNDP, 224 p., 49 €

(4) Faire faces, le nouveau portrait photographique, de William Ewing, avec Nathalie Herschdorfer. Actes Sud, 240 p., 300 photos, 49 €.

ZOOM

LE CHEMIN DE L'INCA,

de Patrick Bard
Le photographe et écrivain Patrick Bard a emprunté le Qhapac Nan, le « Grand Chemin » qui va de la Colombie au Chili en passant par l'Equateur, le Pérou, la Bolivie et la cordillère Argentine. Photos en noir et blanc et en couleurs, long récit de voyage : un livre raffiné aux climats multiples. Seuil, 216 p., 39 €.

CORPS DIVINS,

de Pierre et Gilles
Des saints et des saintes, des dieux et des divinités, des personnages mythologiques... Autant de figures magnifiées, entre peinture et photo, par Pierre et Gilles. Avec les commentaires de l'historien des religions Odon Vallet. Kitsch, sexy, un brin pervers. Ed. du Chêne, 184 p., 49,90 €.

RODTCHENKO ET LE GROUPE OCTOBRE,

d'Aleksandr Lavrentiev, introduction de Philippe Sers
Ce pavé sérieux mais pas très bien imprimé s'ouvre par une longue étude sur Rodtchenko (1891-1956) et surtout sur le groupe Octobre, qui rassemblait des professionnels de l'image engagés dans la modernité des années 1920, en Russie, puis des photos de cette aventure formelle de haut vol. Traduit du russe par Jacques Bonnet. Hazan, 352 p., 45 €.

SIGNES DES TEMPS,

textes de Nicholas Barker, photos de Martin Parr
Ce livre, paru en Grande-Bretagne en 1992, est le premier de l'Anglais Martin Parr, célèbre pour ses photos documentaires sur la classe moyenne dans le monde. Voilà la traduction en français. Elle est importante, car ce petit objet associe des photos d'Anglais dans leur salon avec les commentaires des propriétaires. Instructif et hilarant. Traduit de l'anglais par Christophe Jaquet, Textuel, 128 p., 59 photos, 39 €.

URAKAMI,

de Guillaume Herbaut
Ce livre a pour sous-titre *Mémoire de la bombe atomique*, imprimé en couverture sur une image bucolique de cerisiers en fleur. Nous sommes au Japon, et ce grand album d'images en couleurs joue sur les douleurs cachées. Soit les effets de la bombe atomique sur les corps et la nature à Urakami, un quartier de Nagasaki. Démonstration remarquable en dix-huit photos. Ed. Anabet, 22 p., 45 €.



APRÈS LE DÉLUGE, de Robert Polidori
Plus de 300 pages,

une seule de texte. Le photographe Robert Polidori a documenté minutieusement les ravages de l'ouragan Katrina, à La Nouvelle-Orléans, en 2005. Pas un personnage dans ce travail documentaire froid : façades, intérieurs, rues, voitures, arbres, paysages... Distant et effrayant à la fois. Ed. Steidl, 336 p., 75 €.

LA PHOTO À LA UNE, PARIS-SOIR, FRANCE SOIR,

de Didier Pourquery et Philippe Labarde
A travers photographies et fac-similés de journaux, les auteurs racontent le rôle des images dans deux grands quotidiens français, *Paris-Soir* et *France Soir*. Dix événements marquants, des émeutes du 6 février 1934 à la mort de Piaf en 1963, servent de support à un

récit qui se veut autant une plongée dans l'histoire qu'une analyse du rôle des photos dans un quotidien. Ed. Paris Musées, 160 p., 39 €.

MELTING POINT,

de Stéphane Couturier
Stéphane Couturier se penche sur les chaînes de montage de l'usine Toyota à Valenciennes. On retrouve intacte, chez ce spécialiste de la photo d'architecture, la capacité à égarer l'œil : en superposant deux négatifs, il compose des labyrinthes aux teintes floues où tous les détails sont reconnaissables – pare-brise, fils en spirale, tableau de bord – mais rien n'est compréhensible. Ed. Transphotographic Press / Ville ouverte, texte d'André Rouillé, 60 p., 32 €.

COLOR IN TRANSPARENCY, Photographic Experiments in Color, 1934-1946,

de Laszlo Moholy-Nagy
Le photographe hongrois Laszlo Moholy-Nagy, apôtre de la « nouvelle vision » dans les années 1920, a aussi mené des expérimentations moins connues en couleurs. Il utilise des objets usuels, la lumière d'un flash ou son entourage pour composer des tableaux fascinants. Ed. Steidl, 248 p., 60 €. Textes en anglais et allemand de Jeannine Fiedler et Hattula Moholy-Nagy

COME AGAIN,

de Robert Frank
En 1991, Robert Frank était chargé de photographier le centre de Beyrouth en ruine

après la guerre au Liban. L'auteur du célèbre *Les Américains* (1959) avait également réalisé des Polaroid noir et blanc, qu'il collait dans un cahier de brouillon. C'est un incroyable fac-similé de ce cahier, avec les traces de Scotch et le quadrillage, qui est publié. Ed. Steidl, 48 p., 24 €.



UNKNOWN WEEGEE

On retrouve dans ces images, pour la plupart inédites, la violence des photos que

l'Américain Weegee (1899-1968) a prises dans la rue : meurtriers au regard fixe, cadavres recouverts d'un drap, carcasses fumantes de voitures, foules terrifiantes et voyeuses. Sans doute toutes ces photos ne méritaient pas de sortir de l'ombre. Ed. Steidl, textes en anglais de Luc Sante, Cynthia Young, Paul Strand et Ralph Steiner. 160 p., 120 photos, 30 €.

PEOPLE, de Stefan Ruiz
Des portraits ? Des célébrités croisent des anonymes, des acteurs, des prisonniers, une danseuse de ballet et même des proches du photographe, pour certains en pleine santé, puis, à la fin du livre, dans leur cercueil. C'est bien sûr une image de lui-même que dessine en creux Stefan Ruiz. Ed. Chris Boot, 144 p., 55 €. STUDIO SHAKHARI

BAZAR, de Gilles Saussier

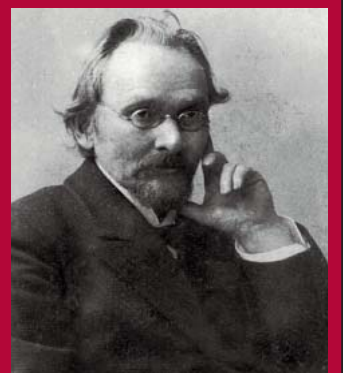
Dans un quartier de Dacca (Bangladesh), Gilles Saussier cultive une œuvre originale autour du portrait et du statut de l'image. Ce sont ces mises en abyme que raconte et montre l'ouvrage. Ed. Le Point du jour, 156 p., 35 €.

THE ROAD TO RENO,

d'Inge Morath
En 1960, la photographe Inge Morath, de l'agence Magnum, accompagnée d'Henri Cartier-Bresson, fut chargée de faire un reportage sur le

VASSILI ROZANOV

Le Feu noir



Pourquoi la gauche triomphe-t-elle du centre et de la droite ?

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER

tout sur l'évolution

Claude Combes
Darwin, dessine-moi les hommes

Quand la Farm Security Administration envoyait une équipe de photographes illustres à travers les Etats-Unis Images de l'Amérique en crise

LES PHOTOGRAPHES DE LA FSA. Archives d'une Amérique en crise 1935-1943 de Beverly Brannan, Gilles Mora.

Seuil, 356 p., 460 photos, 95 €.

WALKER EVANS : LYRIC DOCUMENTARY

De John T. Hill. Textes (en anglais) de John T. Hill, Heinz Liesbrock et Allan Trachtenberg.

Steidl, 260 p., 200 photos, 54 €.

La Dépression des années 1930 aux Etats-Unis a un visage. Celui d'une migrante saisie par le photographe Dorothea Lange en 1936 dans le camp californien de Nipomo. Regard anxieux, enfants sales blottis dans son cou. Cette mère courage, jetée sur les routes par la pauvreté et par les tempêtes de poussière, a inspiré John Steinbeck et John Ford. Elle est devenue le symbole d'un pays en crise. La photo, on le sait moins, a été prise dans le cadre de la plus ambitieuse mission photographique de l'Histoire. Ou comment une douzaine de jeunes photographes ont été recrutés par une agence de l'Etat fédéral afin de faire connaître au pays la misère de la population rurale « *mal logée, mal vêtue, mal nourrie* » mais aussi de démontrer le bien-fondé de la politique du New Deal de Roosevelt : relocalisations des agriculteurs, installation de camps pour déplacés.

Cette mission a pour nom la Farm Security Administration (FSA). Parmi les photographes recrutés, on trouve des noms célèbres comme Dorothea Lange et Walker Evans, mais aussi Ben Shahn, Gordon Parks ou Russel Lee. Dans un livre fourni, *Les Photographes de la FSA*, servi par des images splendides, Gilles Mora et Beverly Brannan racontent cette entreprise documentaire, idéologique et esthétique.

La FSA a une tête : l'économiste Roy Stryker. Il recrute les photographes, fournit à chacun une feuille de route, choisit les images, les interprète. Les sujets sont divers : culture du coton, migrants jetés sur les routes, sécheresse, habitat délabré ou condition des Noirs. A l'orée des années 1940, l'agriculture n'est plus une priorité américaine. C'est l'effort de guerre du pays. Stryker finit par démissionner.

La question de la propagande

Sur les quelque 177 000 négatifs produits dans le cadre de la FSA, le livre évacue les icônes (dont la migrante) au profit de documents inédits. Pour chaque auteur, sont présentées une série livrée à la FSA et une sélection de photos isolées. Le parti pris a pour but de montrer la méthodologie de l'agence mais aussi de mettre en valeur les sujets et l'esthétique de chaque photographe.

Que voit-on ? Dorothea Lange fait le portrait des migrants chassés de leur ferme avec un baluchon pour seul bagage. Ben Shahn s'immerge dans les petites



Famille sur la route (Mississippi) par Dorothea Lange. DR

villes américaines du Midwest en déshérence. Carl Mydans, le seul photojournaliste, pose un regard dynamique sur les taudis et entrepôts du Vieux Sud. Jack Delano et John Vachon concilient description et voix personnelle. Le plus lyrique est sans doute Arthur Rothstein, qui sera d'ailleurs accusé par les conservateurs d'avoir mis en scène un crâne de cerf dans un champ craquelé afin de rendre la sécheresse plus spectaculaire.

On touche une dimension centrale de la FSA : la propagande. Roy Stryker semble avoir laissé aux photographes une assez grande latitude d'action. Mais le carcan idéologique a pesé lourd sur cer-

tains, notamment les meilleurs. Or cet aspect est bizarrement passé sous silence dans le livre de Brannan et Mora. Par exemple, la FSA n'hésitait pas à détruire les négatifs - elle en était propriétaire - qu'elle ne jugeait pas « conformes » aux attentes. Et Dorothea Lange s'est régulièrement insurgée contre l'utilisation faite de ses images.

Le cas Walker Evans (1903-1975) est le plus exemplaire. Ce dernier est considéré comme le père d'un « style documentaire » qui fait toujours école, au point d'être un des artistes les plus influents du XX^e siècle. Dès le début de la FSA, il annonce : « *Je ne ferai aucun prosélytisme photographique pour aucun gouvernement.* » Son éviction du projet en 1937, pour « *des raisons budgétaires* », a sans doute plus à voir avec les nombreux conflits qui l'opposent à Stryker. Et qui n'ont rien d'anecdotique : ils définissent ce qui sépare une œuvre photographique indomptable d'un document au service de la propagande.

Evans affirme, au moyen d'une chambre grand format, son rythme et son vocabulaire visuel frontal sans faire de concessions à l'agenda politique de la FSA : portraits frontaux de fermiers, intérieurs vétustes, signes urbains, architecture rurale, monuments patriotiques... Un second livre, *Walker Evans : Lyric Documentary*, se concentre sur cette période. Où l'on voit que la préoccupation d'Evans n'est plus la FSA mais une ambition folle : interroger le statut des images anonymes et les racines de la culture américaine. ■

CLAIRE GUILLOT

CLAIRE GUILLOT

M. G.

Histoire subjective des images actuelles

L'AVENTURE DE LA PHOTO CONTEMPORAINE DE 1945 À NOS JOURS, de Louis Mesplé.

Ed. du Chêne, 150 ill., 256 p., 59,90 €.

Quoi de commun entre l'image célèbre de Buzz Aldrin posant le pied sur la Lune, un document amateur d'un bateau de guerre argentin en train de couler pendant la guerre des Malouines et une mise en scène de l'artiste canadien contemporain Jeff Wall ? Réponse : ces images sont autant d'exemples de la diversité de formes et d'usages qu'a connus la photographie

depuis 1945. Et c'est à ce titre qu'elles figurent dans le livre de Louis Mesplé.

Sans chercher à dresser une histoire exhaustive, l'ancien directeur de la photographie au quotidien *Libération* et ancien patron du festival photo d'Arles, met en évidence, en 150 exemples, les évolutions, les ruptures et les filiations marquantes d'un médium omniprésent.

Le livre insiste sur l'histoire d'un art photographique - les audaces de la couleur, la photo dite plasticienne - mais sans la séparer des usages de l'image dans l'information, la mode ou la communication. L'auteur ose quelques incursions bienvenues à l'étranger, dans la photo de studio africaine (Seydou Keita)

ou la tradition japonaise. Dans ce livre au format imposant, les images sont reproduites en grand et parlent d'elles-mêmes tandis que des textes, courts et pédagogiques, éclairent la démarche des auteurs ou font le point sur un courant, une technique.

Il y a des raccourcis et des trous dans ce parcours personnel. Des auteurs manquent, ou des images. Certains artistes comme Diane Arbus, sont représentés non par une œuvre mais à l'œuvre - souvent à cause des prix exorbitants atteints par les droits d'auteur. Mais après tout, nous dit Louis Mesplé, « *c'est cela aussi, l'histoire de la photographie* ». ■

CLAIRE GUILLOT

tourage des *Misfits*, de John Huston, avec Marilyn Monroe. Dans ce journal sensible, on croise des stars mais surtout l'Amérique profonde. Ed. Steidl, textes en anglais, 144 p., 160 photos, 50 €.



MY AMERICA, de Chris Morris. Lorsqu'un ancien reporter de guerre se met à couvrir

l'administration Bush, les photos qu'il ramène ne sont pas forcément moins dérangeantes. Dans ces paysages irréels peuplés d'hommes à oreillettes et ces portraits de gens figés dans la contemplation de leur président émerge une Amérique glacée, où s'entrechoquent l'obsession sécuritaire, le patriotisme et la dévotion. Une vision splendide et effrayante. Ed. Steidl, 164 p., 112 photos, 42 €.

LA MONTAGNE, et PARIS-COULEURS, de Willy Ronis

Dans la foulée du triomphe de l'exposition Ronis à l'hôtel de ville de Paris, deux livres dévoilent des photos inédites du photographe humaniste. Dans *La Montagne* (éd. Terre bleue, 174 p., 38 €), Ronis chante son amour du ski et des paysages de neige. Quelques photos surprennent : des scènes rurales et des portraits frontaux, qui disent la dureté de la vie alpine dans les années

1930. *Paris-Couleurs* (éd. Le Temps qu'il fait, 118 p., 35 €.) révèle les tentatives colorées de par ce maître du noir et blanc. Surprenant.

SWEET EARTH : EXPERIMENTAL UTOPIAS IN AMERICA, de Joel Sternfeld

Le photographe américain s'est penché sur une soixantaine de communautés expérimentales parmi celles qui s'épanouissent aux Etats-Unis. Il a associé un texte à chaque exemple, mais ses images parlent d'elles-mêmes. Ed. Steidl, textes en anglais, 136 p., 60 photos, 68 €.

LEAST WANTED, A Century of American Mughshots

Meurtriers, voleurs, proxénètes, délinquants vous regardent droit dans les yeux. Avec cette collection de photos d'identité judiciaires américaines, réunies par Mark Michaelson, nous voilà à la racine du portrait. Ed. Steidl/Kasher, 288 p., 330 photos, 48 €.

WORK, de Mitch Epstein

Les travaux majeurs d'un maître américain dans un livre rétrospectif. Ses photos sur les loisirs des Américains, l'Inde ou le Vietnam, l'enquête intime qu'il a menée sur son père ruiné prouvent que ce grand coloriste ne perd jamais ce qu'il a à dire dans sa quête formelle. Ed. Steidl, 276 p., 138 photos, 48 €. Textes en anglais. DVD du film *Dad*.

Sélection établie par Claire Guillot et Michel Guerrin

chaPitre.com

LIBRAIRE SUR INTERNET

20 millions de produits culturels
Tous les livres, même les introuvables
web : www.chapitre.com
tel : 0892 35 01 00**

LIVRES

DVD

MUSIQUE

CADEAUX

ART

OFFRE DE BIENVENUE

5 euros offerts!

Code Privilège MONDFET*

* Choisissez l'article qui vous intéresse parmi 20 millions de produits culturels. Puis saisissez votre code privilège, ou communiquez-le à votre téléconseiller : une remise immédiate de 5 € vous est accordée (dès 25 € d'achat hors livres neufs, DVD et cadeaux, offre valable jusqu'au 31 décembre 2006). L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. Consommez avec modération. ** 0,34 € / min.



L'Alconagua (6 962 mètres) est le point culminant de la Cordillère des Andes GIANNI PASINETTI

Du défi du conquérant aux contemplations de l'esthète

Montagnes magiques

LES PLUS BEAUX SOMMETS DU MONDE
d'Alessandro Gogna.

Arthaud, 300 p., 40 €.

HUANG SHAN, MONTAGNES CÉLESTES
de Wang Wusheng (photographies), Diaman Harper, Hung Wu, Seigo Matsuoka.

Imprimerie nationale, 240 p., 69 €.

Qu'est-ce que la plus belle montagne du monde ? Au moment d'entrer dans l'hiver, deux « beaux livres » permettent de revisiter cette question de « subjectivité photographique ».

Les *Plus Beaux Sommets du monde* ne brille pas tant par l'originalité de son contenu que par sa forme, qui mérite qu'on s'y arrête. Chaque double page, à

peu près carrée, est pliée en quatre. Le livre peut donc se lire de deux façons différentes. Première lecture : une série de doubles pages où domine le paysage, éclairée par les textes érudits d'Alessandro Gogna, qui offre un premier survol. Soit un tour du monde des montagnes les plus connues, sagement numérotées selon leur continent d'origine : de 1.1 pour le McKinley au nord de l'Amérique à 7.1 pour le Vinson, seul « plus beau » sommet d'Antarctique, plus un huitième continent d'annexes.

La seconde lecture, que l'on ne peut s'empêcher de mêler allégrement à la première, offre un contenu plus documentaire. Elle suppose de déplier les pages, bien à plat s'il vous plaît, puis de les replier avant de poursuivre, si l'on ne veut pas transformer ce bel objet en charpie. Le geste, il faut l'avouer, est d'abord décourageant : le plaisir s'efface au profit d'une gymnastique éprouvante. Mais si l'exercice est repris par

approches successives, on découvre des sensations de lecture nouvelles. Ainsi, les pages ont un adret et un ubac. L'Eiger ne dévoile l'austérité de son énorme paroi nord que si l'on déplie son versant sud, couleur caramel. Le pic Communisme, au Pamir, est la fois un triste mamelon dominant la steppe d'Asie centrale et une fantasmagorie glaciaire vue de l'ouest. Pour d'autres montagnes, on pourra choisir de laisser l'envers au secret, comme l'image attendue d'un calendrier de l'aveant.

Le plein et le vide

Enfin, certaines visions resteront attachées au souvenir d'une lecture patiente. Il faudra pour les revoir un bon sens de l'orientation et la même patience. Pour retrouver la splendeur du K2, au cœur du massif du Karakoram, refaire la marche d'approche et déplier le glacier du Baltoro. Se souvenir que c'est en Antarctique qu'Erhard Loretan chemine

accompagné de son double projeté sur le brouillard. Et ne pas oublier que c'est sur le sommet du Cervin que se font face ces deux gravures de Gustave Doré : la victoire et la chute, à quelques instants d'intervalle, avec ces pantins agités de gestes étrangement semblables.

Depuis une paire de siècles, les montagnes sont une affaire de conquérants plus que d'esthètes, du moins de ce côté-ci de l'Himalaya. C'est sans doute pourquoi on ne trouve pas les Huang Shan parmi les « plus belles ». Ce petit massif montagneux planté dans la grande plaine chinoise, au sud-ouest de Shanghai, est un emblème de l'empire du Milieu. Des escaliers vertigineux y mènent sur des balcons à 1 800 mètres d'altitude, pas de quoi fouetter un sherpa... Mais l'intérêt, bien sûr, est ailleurs : une affaire de représentation et d'esprit, à laquelle Wang Wusheng a consacré une bonne partie de sa vie. Les initiales de ce photographe forment, dans notre alphabet latin, un dessin qui rappelle celui du caractère chinois *shan*, montagne.

Dans *Huang Shan, montagnes célestes*, il n'y a pas une trace de vie sinon un petit temple perché et, une seule fois, le soleil et la lune. Un univers de noir et blanc, de plein et de vide. Les seules silhouettes sont celles des pins-en-forme-de-paon, perchés sur des doigts de granit qui semblent abstraits du monde

réel. Les montagnes flottent dans un océan de brume. « *En Chine comme au Japon*, explique Seigo Matsuoka, pour exprimer l'idée de paysage on associe les caractères de la montagne et de l'eau. C'est une vue idéale – hautes cimes, eau courantes des torrents –, une scène empruntée à la nature sur laquelle l'artiste projette un ordre plus élevé de spiritualité et de conscience intérieure. » Sur les compositions de Wang Wusheng, la brume estompe ou découpe les plans comme l'encre bue par le papier.

Il y a bientôt vingt ans, Marc Riboud, grand arpenteur de la Chine, avait consacré aux Huang Shan un bel ouvrage qui exprimait puissamment la réalité du lieu, flots de touristes compris.

Ce n'est pas le propos de Wang Wusheng. Né en Chine en 1945, il fut « rééduqué » pendant la révolution culturelle, alors qu'il était étudiant en physique. Après deux ans de travaux forcés, il découvrit la photographie, puis les Huang Shan, une expérience qu'il raconte ainsi : « *Je restais là, toujours cinq ou six heures d'affilée, oubliant tout, savourant seulement cette sensation, cette beauté. Les yeux embués, j'entendais une voix venue du vide : là est l'origine de ton art et le sens de ta vie.* »

Wang Wusheng vit aujourd'hui à Tokyo. ■

CHARLIE BUFFET

« Abysses », saisissante plongée dans l'infini des fonds de l'océan

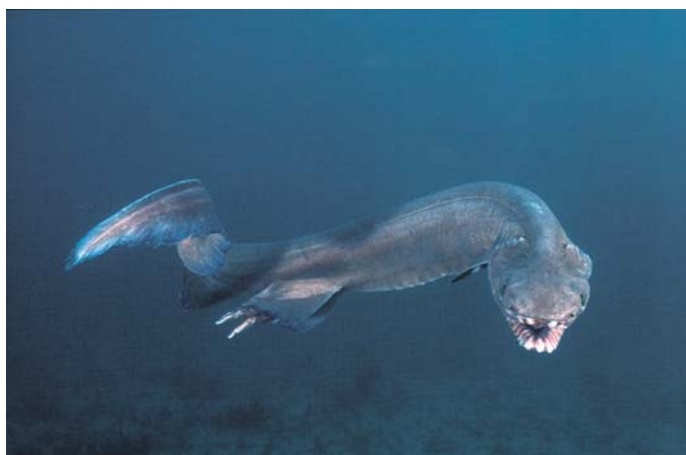
Ivresse des profondeurs

ABYSSES
de Claire Nouvian.

Fayard, 256 p., 40 €.

Quiconque se penchera sur *Abysses* connaîtra l'euphorie d'une plongée à toutes les profondeurs d'un livre de référence : il traversera les photographies d'un spectacle fascinant, les récits d'un voyage vers l'inconnu, les explications limpides d'un ouvrage savant, et s'adonnera même à une expérience philosophique. Ses découvertes l'emmèneront à des centaines, des milliers de mètres sous les mers, là où l'obscurité sert de refuge à la faune la plus variée de la planète. Les engins sous-marins dépêchés par les hommes dans le plus vaste habitat du globe n'ont pu saisir qu'une infime partie de ces millions d'espèces.

Claire Nouvian a sélectionné les plus saisissantes de leurs prises de vue. Les projecteurs y révè-



Chlamydoselachus anguineus ou requin lézard MARINE THEMES

lent les transparences des masses gélatineuses, les rouges vifs qui garantissent l'opacité à ces profondeurs, la bioluminescence des appâts dont se servent les prédateurs, les contre-projecteurs, tout aussi sophistiqués, dont usent leurs proies pour se dissimuler. Dans le noir se joue ainsi une gigantesque partie de cache-cache où la faculté de créer ou de percevoir une lueur est si cruciale que la survie devient un art. Les textes scientifiques, aussi lumineux que les images, distinguent le peuple de l'entre-deux-eaux, aux lisières de la zone éclairée, et celui des grands fonds, qui a appris à résister aux pressions extrêmes, à tirer son énergie de substances toxiques.

Leur fréquentation aidera à décentrer son regard, à prendre conscience que la planète est principalement peuplée de formes vivantes qui continuent à

être ignorées par l'homme. A connaître les liens aussi : à quel point ce monde-là dépend des événements de surface, particulièrement d'un réchauffement climatique ou d'une surpêche qui ont déjà compromis son équilibre. A quel point le haut a aussi besoin du bas, notamment de la transhumance quotidienne de milliards d'organismes vers la surface, en masses si compactes que les premiers marins équipés de sonars crurent que, chaque nuit, le fond de l'océan se soulevait. Ce nouveau regard s'habituerà à ne plus avoir peur, à oublier les noms terrifiants donnés à certaines créatures par leurs premiers observateurs : ogre, diable, « vampire venu de l'enfer ». Dans les crocs démesurés, dans les filaments empoisonnés, *Abysses* apprend à discerner l'ingéniosité de l'évolution et l'incroyable diversité du vivant. ■

JÉRÔME FENOGLIO

Tableaux vivants des confins de l'Ethiopie, du Kenya et du Soudan

Peuples du Rift

LES PEUPLES DE L'OMO
de Hans Silvester.

La Martinière, coffret de deux volumes, 304 et 160 p., 120 €.

Homme oiseau, homme fleur, homme gazelle, visages mouchetés, rayés, étoilés, enduits à gros traits d'argile, ocre, blanche, rouge, comme le serait la toile d'un peintre, torses couverts de dessins géométriques, couleurs franches soulignant les courbes du corps : les seins, les fesses, les hanches. La peau comme support de la création contemporaine. Les bergers de l'Omo se peignent comme d'autres s'habillent, changeant de toilette au gré de leur humeur et au rythme des bains dans la rivière. Les dessins ne sont pas codés. Ni rituel ni répétition, juste la liberté.

« *Ces peintures n'ont aucune valeur pour eux. Ils vivent en harmonie avec la nature, ils se font beaux. C'est très touchant* », raconte Hans Silvester, qui a passé dix mois avec eux. Le miroir leur est inconnu et l'eau des mares trop trouble pour renvoyer leur image. C'est le regard de l'autre, sa réaction qui donne sa valeur à la métamorphose, à l'œuvre. Car c'est bien d'art qu'il s'agit, comme le montre la série de portraits plein cadre du photographe. Un art dont la force évoque Picasso, Matisse, Miro ou Niki de Saint Phalle.

Cet album est l'un des plus surprenants de cette fin 2006. Non pas seulement pour la qua-



DR

lité des clichés qui révèlent le quotidien de l'un des peuples les plus isolés de la planète, celui de la vallée de l'Omo, dans le sud-ouest de l'Ethiopie, mais par la révélation de ces artistes du Rift qui vivent en totale harmonie avec leur environnement.

Tradition guerrière

Les peuples de l'Omo composent la quinzaine de tribus africaines vivant dans la dépression du Rift, aux confins de l'Ethiopie, du Kenya et du Soudan. Un monde perdu. Les rares pistes sont praticables à la seule saison sèche. Se partageant un territoire grand comme deux fois la Belgique, les groupes les plus nombreux comptent 70 000 personnes, les plus modestes, quelques milliers d'individus.

La sécheresse, le manque de pâturages, nourrissent une tradition guerrière et la haine viscérale que se vouent entre elles les

tribus. Avec les kalachnikovs entrés en contrebande du Soudan, les conflits sont plus meurtriers. Un modèle ancien vaut huit vaches, un neuf, quarante, le prix d'une très belle fille. Depuis toujours, les Surmas et les Bume, les plus doués de ce peuple d'artistes, s'entre-tuent. La survie de la tribu est plus importante que la mort d'un jeune garçon, lequel guerroye par habitude, par nécessité, par devoir envers son clan, comme par plaisir. Avoir un ennemi, c'est éprouver son courage.

Avec leurs huttes en branchages, ces artistes qui vivent nus (il fait 45 à 50 °C à l'ombre, seules les femmes portent une peau de chèvre sur les hanches), se nourrissent de baies, de racines, de viande et de lait. Loin d'être misérables, ils sont, grâce à leurs troupeaux, les paysans les plus riches de l'Ethiopie. ■

FLORENCE EVIN



ECRIVAINS

Les Editions Amalthee recherchent de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :
Editions Amalthee
2 rue Cracy
44005 Nantes cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78

www.editions-amalthee.com

Deux inventaires illustrés témoignant chacun, à leur manière, d'un monde en pleine mutation

Les couleurs du lointain

TRÉSORS PHOTOGRAPHIQUES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
Sous la direction d'Olivier Loiseaux.

BNF/éd. Glénat, 240 p., 34,99 €.

PORTRAIT D'UN MONDE EN COULEURS
de Marc Walter et Sabine Arqué.

Préface de Jean-Christophe Rufin,
Solar, 384 p., 49 €.

Aujourd'hui, après les admirables perfectionnements apportés par Prévost et par Daguerre, on peut presque se dispenser de voyager à travers les climats lointains. Alexander von Humboldt (1769-1859), qui fait ici l'éloge de la photographie naissante – nous sommes en 1844 – ne s'est pas dispensé de parcourir le monde. Ce baron prussien, polyglotte et cosmopolite, a exploré le continent américain et arpenté une bonne partie de l'Asie. Il est membre d'une kyrielle de sociétés savantes dont la Société de géographie, fondée en 1821, à Paris. Cette institution, toujours vivante, a entendu le message de Humboldt. Si elle a favorisé les voyages d'exploration, sur le terrain, elle a aussi collectionné très tôt les photographies que lui envoyaient ses correspondants. Son considérable fonds d'images est aujourd'hui déposé à la Bibliothèque nationale de France (BNF). Olivier Loiseaux, conservateur des cartes et plans de la BNF, était donc à pied d'œuvre pour faire son choix et présenter ce voyage immobile « à travers les climats lointains ».

Les opérateurs qui, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, ont envoyé leurs images à la Société de géographie appartenaient à toutes les professions. On trouve parmi eux des littérateurs, com-

me Maxime Du Camp, qui part pour l'Égypte avec Flaubert en 1849, et des explorateurs comme Désiré Charney, qui se déplace de Madagascar au Mexique. Pierre Delanneau est militaire, il accompagne les colonnes en route vers le Niger. Joseph Bidault de Glatigné, l'ami de Rimbaud, séjourne en Abyssinie et tente de vivre de la vente de ses images. Jean Chaffanjon remonte le cours de l'Orénoque, poussé par le goût de l'aventure. Henri Porcheron est un ingénieur qui photographie les installations minières d'Afrique australe. August Loeffler travaille pour l'US Navy, mais s'intéresse aussi aux infrastructures et aux gratte-ciel de Manhattan. Raimund von Stillfried-Ratenicz est le témoin d'un Japon qui bascule rapidement dans la modernité : il fixe les derniers samouraïs en armure et les premiers garçons de café de Tokyo. Dimitri Solomirsky témoigne de l'industrialisation rapide de la Russie.

Impeccables compositions

Car l'intérêt de ce volume ne réside pas dans la somme d'exotisme qu'il recèle mais dans ce panorama, cet inventaire d'un monde en pleine mutation, poussé par la première révolution industrielle. Il ne faut pas non plus négliger la qualité de la plupart de ces images. Linnaeus Tripe arrive à élaborer une étonnante composition à partir des jeux de lumière géométriques filtrant à travers une colonnade indienne. Timothy O'Sullivan sait rendre sans pathos la sévère somptuosité des paysages d'Arizona. Et les photographies rapportées par Désiré Charney du Yucatan ne sont pas seulement destinées à révéler les beautés de l'architecture maya, elles nous touchent encore par leurs impeccables compositions.

Avec *Le Portrait d'un monde*, nous sommes dans un autre univers. En quelques décennies nous avons changé de



Maxime Du Camp en Égypte en 1850. DR

planète : le tourisme est déjà une puissance avec laquelle il faut compter. Aux informations envoyées à une société savante succèdent les images de charme destinées à faire rêver les touristes. Le flou artistique succède à la rigueur documentaire. Et la couleur au noir. Une couleur largement artificielle qui privilégie le rose fuchsia, le bleu pâle et le vert tendre. En 1889, le Suisse Orell Fiüssli a mis au point un procédé combinant photographie et lithographie. Le photochrome donne au monde les teintes d'une actualité heureuse. C'est un univers de cartes

postales, de clair de lune romantique sur le Grand Canal de Venise et de villas élégantes se reflétant sur le lac Majeur. Au Caire, les tombeaux des mamelouks se réduisent à une série de plans architecturaux, sans humanité pour perturber la composition bien sage, surmontée d'un ciel sans nuages. Les guerriers bédouins qui posent sous de verts palmiers sont inoffensifs en dépit de leurs armes. Ce monde lisse, sans aspérités, aux couleurs de l'enfance, est déjà celui de la nostalgie. ■

EMMANUEL DE ROUX

Parcours de rêve

GOLFS DU MONDE, Paysages d'exception.
Photographies de David Cannon

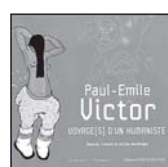
Ed. Hermé, 264 p., 175.

De dimensions imposantes (30x39 cm), *Golfs du monde* réconcilie partisans et opposants à la fameuse phrase de Mark Twain, selon lequel « le golf est une promenade gâchée par une petite balle blanche ». Sur ces clichés pris sur tous les continents, pas l'ombre d'une balle de golf. La place à la rêverie est d'autant plus ouverte qu'il n'y a pas non plus la moindre trace de joueur arpentant les parcours sublimes choisis par David Cannon. On pourra donc au choix imaginer les coups les plus fabuleux – ou les plus réalistes – ou se promener tranquillement, ce qui permettra de comprendre en quoi le paysage ne gâche en rien le plaisir des golfeurs. Quatre quadruples pages sont recommandées : une fois dépliées, leur envergure s'étend sur 1,56 mètre.

Tout au long de ces pages, le silence est aussi de rigueur. Pas plus de traces de commentaires exceptés un avant-propos d'Ernie Els, une introduction et une légende pour chaque photo indiquant le lieu, le trou et l'architecte du parcours. Si cette absence se faisait pesante, on pourra se reporter aux articles du *Dictionnaire amoureux du golf* d'André-Jean Lafaurie (Plon, 564 p., 24,50 €), parfois amusant, souvent instructif, toujours amusé et amoureux, parmi lesquels figurent précisément des commentaires sur certains des parcours offerts à la vue du lecteur : Augusta et son Amen Corner – théâtres du fameux Masters –, Saint Andrews – la Mecque du golf –, Pebble Beach, Spyglass ou Cypress Point – réunis à l'article Seventeen Mile Drive –, et même Les Bordes, unique parcours français de ce recueil. ■

JEAN-LOUIS ARAGON

ZOOM



VOYAGE(S) D'UN HUMANISTE
de Paul-Emile Victor

Dans ces soixante-dix ans de dessins (1923-1992) réunis par sa fille, Daphné Victor, on sent l'ennui alanguiné du Grand Nord. Les meilleurs portraits sont saisis de trois quarts, comme si la trop grande intimité des huis clos polaires imposait de croquer sans être vu, sauf de la sensuelle Duminia. Ch. B.

Ed. Ouest-France, 142 p., 30 €.

LES GRANDS EXPLORATEURS – CONQUÉRIR ET INVENTER LE MONDE

Cette encyclopédie est dense et solide. On retrouve bien sûr Marco Polo, Magellan, Livingstone, Gagarine, mais aussi bien d'autres « inventeurs » du monde pour qui la postérité fut moins généreuse. La litanie des noms forme une jolie musique, avec quelques notes inattendues, appuyées par une iconographie originale. Ch. B.

Larousse, 312 p., 34 €.

TOMBOUCTOU, RÉALITÉ D'UN MYTHE

d'Eric Milet. Photographies de Jean-Luc Manaud. Sous la couverture similicuir comme celle d'un album oublié dans le grenier de la vieille Europe, se pressent des mots enluminés, des vignettes, gravures, photographies sépia, des fonds dorés, des beautés qui ont fait rêver toutes les époques. Si bien que les contemporaines photographies couleur de Jean-Luc Manaud prennent un relief étrange. Ch. B.

Arthaud, 168 p., 40 €.

NIDS ETHNIQUES,
de Nicolas Reynard et Jean-Louis Marzorati
Dogons du Mali, Gabras du Kenya, Chipayas de Bolivie,

Mokens de Thaïlande... et Hakkas. Un village fortifié, circulaire, offrant au visiteur l'image d'une muraille hermétique et abritant plusieurs dizaines de familles parlant une même langue, des bêtes, des édifices religieux... Ce sont les tulous des Hakkas, menacés par l'urbanisation brutale de la Chine. Il n'y a pas plus belle illustration de ce concept de « nid ethnique », magnifié par le photographe Nicolas Reynard. Ch. B.

Hoëbeke, 128 p., 38 €.

MONTAGNES, les grandes œuvres de la terre.

de Kevin Kling et Paul Tapponnier. Les chaînes de montagnes de l'Himalaya et du Karakorum en Asie rassemblent tous les sommets de plus de 8 000 mètres de la planète. L'ouvrage que proposent la photographe Kevin Kling et le scientifique Paul Tapponnier entremêle de très belles vues de ces sommets à des explications didactiques sur la tectonique des plaques. Ce processus qui crée les montagnes de la Terre atteint son paroxysme en Asie, avec l'affrontement titanesque de la plaque indienne contre la plaque euro-asiatique. C. G.

La Martinière, 320 p., 49 €.

SICILE,

de Dominique Fernandez et Ferrante Ferranti. Les passions italiennes de Dominique Fernandez, qui marquent toute son œuvre de romancier, alliées à son érudition et à l'intimité du photographe Ferrante Ferranti avec la Sicile – son père est sicilien –, font de cet album un voyage littéraire et plastique loin de toute banalité touristique. Il commence par une interrogation sur l'identité sicilienne et se termine au cœur de la « splendeur immobile de l'été », dans cette civilisation qui « s'est constamment renouvelée et continue à se renouveler ». Jo. S.

Ed. de l'Imprimerie nationale, 240 p., 69 €.

DES DIEUX ET DES HOMMES, LA DANSE COSMIQUE DE L'INDE

Roland et Sabrina Michaud. Voilà bientôt 40 ans que Sabrina et Roland Michaud sillonnent l'Inde. Pour cet anniversaire, le couple met en scène les dieux majeurs des hindous, là où ils sont vénérés, sur les marches d'un sanctuaire, au bord de l'océan, lors des grands rassemblements religieux. De Benarès à Calcutta, du Karnataka au Kerala, avec des carnets de voyage personnels, des « fenêtres historiques » et des poèmes tirés des *Veda*, ils appréhendent la complexité de cette terre sacrée. Fl. E.

Chêne, 320 p., 65 €.

GOLF ?

de Martin Matje. Connu pour ses illustrations en jeunesse, Martin Matje (mort en 2004) a également collaboré à la revue *Golf Magazine*, où il illustrait la chronique d'Alexis Orloff. Pleins de finesse, d'une redoutable acuité, frôlant parfois l'absurde, ses dessins provoquent le rire mais tout aussitôt de cruelles questions sur notre comportement autour des greens qui, comme chacun sait, se prolongent dans le vie de tous les jours. J.-L. A.

Denoël Graphic, 22 €.

LA FRANCE DU RUGBY

de Pierre Ballester et Pascal Maître (photographies). Vingt-six comités, autant d'étapes pour visiter une France du rugby loin des sirènes du professionnalisme. De Lumio à Couiza, de Bédarrides à Collioure, des aventures humaines et culturelles différentes. Cette plongée dans l'esprit d'un rugby de terroir, passionné et solidaire, ne fait pas le départ entre terre patrimoniale et friches nouvellement gagnées à l'ovale. La même foi, la même soif de défi. On sent le cuir usé, la boue fraîche, la sueur tenace et le muscle camphré. Une ode formidable à un sport aux règles de fratrie. Ph.-J. C.

Ed. du Panama, 332 p., 40 €.

Godard au travail. Beaucoup plus intéressant que Godard en week-end.

ALAIN BERGALA
GODARD AU TRAVAIL
LES ÉPIQUES 50

CAHIERS DU CINÉMA

384 pages, 59 € en librairie.

www.cahiersducinema.com

Photo: Graziano Arici

Art de vivre

Sylvain Dubuisson, ambassadeur d'un domaine d'excellence pour les créateurs français : le design

Les objets ont la parole

SYLVAIN DUBUISSON, LA FACE CACHÉE DE L'UTILE d'Yvonne Brunhammer.

Ed. Norma, 222 p., 65 €.

DÉCORATION ET HAUTE COUTURE

Armand-Albert Rateau pour Jeanne Lanvin, un autre Art déco. d'Hélène Guéné.

Ed. Les Arts décoratifs, 256 p., 45 €.

Où ranger tous ces livres ? Les libraires sont comme nous, ils cherchent à gagner de la place. En 1992, quand La Hune, fameuse librairie de Saint-Germain-des-Près, eut l'occasion d'aménager un espace en mezzanine, pour y installer les collections d'art, d'architecture et de mode, Jean-Noël Flammarion confia l'équation à Sylvain Dubuisson. Difficile de trouver plus amoureux des mots et des mystères de l'écriture que ce designer et architecte. Géomètre subtil, il sut jouer avec l'exiguïté de l'endroit, laissant toutes leurs chances aux ouvrages, mais sans renoncer à marquer le lieu d'une étrangeté : un escalier de bateau qui se dédouble de part et d'autre d'un pilier pour se rejoindre en haut, attirant le lecteur aventureux. Du

spectaculaire comme en retrait ; de l'éclat, mais avec réserve.

Il y a un an, le même Dubuisson mettait la dernière main à la transformation du magasin historique de la maison Cartier, rue de la Paix, à Paris. Réunion et agrandissement des espaces, installation d'un escalier théâtral, restauration des boiseries, création de lampes et de vitrines et d'armoires à parfums. Des interventions conduites avec un doigté et une retenue remarquables.

S'il est un domaine où les créateurs français sont à nouveau présents sur la scène internationale, où leurs interventions sont recherchées et leurs signatures respectées, c'est bien celui du design. Après l'éclosion euphorique des années 1980, encouragée par des commandes d'Etat et l'impulsion de Jack Lang, alors ministre de la culture, le public manifeste son goût pour un environnement quotidien plus inventif. Lents à s'engager, les industriels sont toujours devancés par les entreprises italiennes qui, elles, n'hésitent pas à passer commande à des designers français.

Imperceptible jamais vu

Dans cette génération, Dubuisson reste hors catégorie, comme le montre le livre-somme de ses travaux depuis vingt-cinq ans réalisé par Yvonne Brunhammer, spécialiste du mobilier et des créa-



Cuvier, Haute Selve, 1996. MAIRIE DE BORDEAUX/LYSIANE GAUTHIER

teurs du XX^e siècle. L'ouvrage est publié à l'occasion de la rétrospective organisée au Musée des arts décoratifs de Bordeaux, par Bernadette de Boysson et de la réédition de plusieurs meubles, avec le Mobilier national et l'appui d'une alliée de la première heure, l'éditrice Françoise Darmon.

Architecte, fils et frère d'architecte, Sylvain Dubuisson, né en 1946, exerce son métier en funambule ; sa manière est de tracer la ligne la plus exigeante entre les contraintes qu'il s'impose. Cela va de l'objet unique, comme les lampes des années 1980, à des aménagements de musée, des monuments commémoratifs, du mobilier de ville...

Quelle que soit l'échelle de l'intervention, le soin mis à rechercher une forme inédite, à instaurer l'imperceptible jamais vu, est constant. En ouverture du livre, une soixantaine de pages livrent au lecteur le dessin dans sa nudité et son raffinement, sur un grain de papier différent, sans commentaire.

Mots cachés, papiers pliés, images enfouies, goût du mystère, Sylvain Dubuisson se situe parfois à la limite de l'ésotérisme. Ses objets, petites conjurations adressées au temps qui passe, célèbrent l'instant et avouent que leur utilité, c'est le plaisir d'exister.

D'un service à thé pour le porcelainier allemand Rosenthal à un bureau courbe pour le ministre de la culture, d'un lit d'appoint, modeste comme un radeau, à la ligne tracée dans les vignes, pour le chai de Haut-Selve, dans le Bordelais, majestueux et simplissime, la rigueur ne dément pas les envolées des premiers temps. Maniant le chêne, le frêne et le poirier comme des bois précieux, Dubuisson les associe au métal. La fibre de carbone, pour une table ultralight, le carbure de silicium pour un stylo, sont des alliés sur des voies nouvelles. Contemporain avec passion, il renoue par le raffinement et la précision avec une lignée de tradition française. Il n'est donc pas étonnant que le livre trouve sa

place dans la collection où Maité Hudry, directrice des éditions Norma, a aidé à redécouvrir les créateurs de mobilier des années 1940 et 1950 : André Arbus, Maxime Odd, Janette Laverrière, Charlotte Perriand, et tout récemment, en 2006, Jean-Michel Frank par Pierre-Emmanuel Martin-Vivier.

La réouverture en septembre du Musée des arts décoratifs à Paris a été accompagnée de plusieurs livres. Le plus étonnant est l'enquête consacrée par l'historienne Hélène Guéné à l'extraordinaire alliance entre 1920 et 1925 du décorateur Armand-Albert Rateau, et de la créatrice de mode Jeanne Lanvin. Au-delà de l'hôtel particulier, reconstitué dans les salles du musée, ils signèrent ensemble des magasins et un théâtre ainsi que le pavillon de l'élégance à l'exposition de 1925. Faune et flore, Antiquité et Orient, les sources étaient multiples, l'Art déco à son apogée, avec un regard dédoublé. ■

MICHÈLE CHAMPENOIS

Un tour du monde des « artifices de la contrainte » Souffrir pour être belle

Marche entravée, taille étranglée, corps percé... : pour paraître plus désirables, les femmes, surtout, mais pas seulement, ont depuis tout temps porté atteinte à leur anatomie. Cet ouvrage, superbement illustré de 160 photographies, tente de décoder les « artifices de la contrainte », de ceux

qui ont fait naître la coutume des pieds bandés en Chine, des longs coucs cerclés de métal en Birmanie, de la scarification en Afrique noire jusqu'aux tatouages et piercings, magnifiés, de nos jours, dans les défilés de Jean Paul Gaultier. Le texte de Michel Biehn, antiquaire et spécialiste d'étoffes et de costumes anciens,

est éclairé par les analyses de Catherine Bensaïd, psychanalyste, de Jean-Yves Leloup, théologien, et de Catherine Tourre-Malen, anthropologue.

Ce livre offre des raccourcis saisissants, comme ce cliché d'une « femme-girafe » rapproché d'une photographie prise en 1902 de la duchesse de Marlborough portant un maxi « collier de chien » en perles fines ; ou cette dame du XIX^e siècle portant un corset « taille de guêpe », comparée aux hommes Dinka du Soudan, gainés dans de hauts corsets perlés et multicolores, qu'ils portent le jour comme la nuit.

L'auteur ne porte pas de jugements sur ces pratiques, mais fait le tour des instruments de torture et de mutilation qui ont servi de subterfuge à l'homme pour s'évader de l'état de nature. « Le rapprochement des mots habit et habitude ou costume et coutume montre bien », souligne Michel Biehn, le lien qu'il y a entre la manière d'être extérieure, l'apparence que l'on se donne et l'attitude convenable qu'il s'agit d'adopter dans le monde dans lequel on vit. « Tout est habit de lumière », précise pour sa part Catherine Bensaïd, pour qui rayonne d'une lumière qui est en lui. Pour qui est ce qu'il est, tout simplement. ■

VÉRONIQUE LORELLE

CRUELLE COQUETTERIE OU LES ARTIFICES DE LA CONTRAINTE, de Michel Biehn.

La Martinière, 192 p., 42 €.

L'infinie souplesse de la matière et l'éternité des motifs Décor de papier

PAPIER, CRÉATIONS ET MÉTAMORPHOSES de Martine Paulais.

Ed. Dessain et Tolra, 144 p., 29,50 €.

MOTIFS, d'Elspeth Thompson et Tricia Guild.

Ed. Ouest-France, 210 p., 30 €.

Mobilier, luminaires, objets de décoration, bijoux, robes, sacs à main en papier, commencent à investir, en Occident, les univers de la mode et de la maison. Les créateurs découvrent les qualités et les promesses que cette matière recèle, des siècles après l'Asie, où son utilisation dans l'habitat est une tradition.

Découpé, comprimé, trempé, déchiqueté, mâché, le papier se plie à toutes les formes, peut garder sa teinte virginal ou se colorer, être léger ou solide. Naturel, écologique, éphémère, il est le contre-pied à tous les matériaux industriels et artificiels de notre époque. Il a l'art aussi d'imposer une transparence, des jeux d'ombres et de lumière, une dimension poétique qui plaisent aux designers et stylistes.

Le livre de Martine Paulais, sans vouloir être exhaustif, dévoile l'étendue des objets et des œuvres d'art que le papier a d'ores et déjà fait naître sous les doigts des artistes qui en sont tombés amoureux. Histoire et fabrication du papier, transformation du carton, recettes de



Sculpture en papier recyclé et fil de métal DR

pâtes à papier précédent les cent pages d'illustrations qui montrent les bols, lampes et vases d'Agnès Petit, la chaussure et le violon des Farfelus Farfadets, les méduses lumineuses de Géraldine Gonzalez, mais aussi des colliers, des robes et des sculptures... tout en papier, vivant, léger, sensuel. Et pour mettre le rêve à portée du lecteur, l'ouvrage est ponctué de conseils qui permettent de réaliser soi-même quelques-unes de ces créations.

Rayures, carreaux et fleurs

Changement de décor, avec *Motifs intemporels*, qui nous entraîne dans l'univers de l'Anglaise Tricia Guild, qui a fondé en 1970 Designers Guild, société londonienne connue et reconnue dans une quarantaine de pays, pour la variété de ses créations : tissus d'ameublement et papiers peints, linge de maison, petit

mobilier, moquette, tapis et accessoires. Grande créatrice de motifs et de couleurs, Tricia Guild puise son inspiration partout : brocarts et damas d'Extrême-Orient, illustrations botaniques et peintures florales anciennes, carreaux et rayures de Scandinavie, imprimés ethniques d'Inde et d'Amérique latine, décors picturaux des porcelaines de Chine et d'Europe, dessins géométriques et motifs abstraits des peintures contemporaines.

Elle a ainsi contribué à nous apprendre à égayer les maisons après des années de murs et de rideaux blancs, de meubles capitonnés d'unis sombres. En osant associer rayures et fleurs, figuratif et abstraction, motifs anciens et couleurs vives... Elle a ouvert le champs des possibles, réconcilier les styles anciens et modernes, apportant sa fantaisie à toutes sortes d'atmosphères. ■

VÉRONIQUE CAUHAPÉ

4^e SALON INTERNATIONAL DE L'ÉDITION INDÉPENDANTE

L'AUTRE LIVRE

16 et 17 déc 2006

SALLE OLYMPE DE GOUGES

15, RUE MERLIN PARIS XI^e

DE 10 H À 19 H

INAUGURATION

LE VENDREDI

15 DÉCEMBRE À 18 H

LE NOËL DES LIVRES

www.editeurs-lautreivre.net

Entrée gratuite

Métro père Lachaise et Voltaire

Nos partenaires :
Secours Populaire Français, Conseil régional d'Ile-de-France,
Conseil général de Seine-Saint-Denis, Ville de Saint-Denis,
Ville de Paris, Mairie du XI^e, CNL, DRAC

Une sélection parmi la profusion d'ouvrages culinaires qui paraissent à l'occasion des fêtes de fin d'année

« La cuisine, c'est plus que des recettes »

Le livre de recettes est un festin en paroles dont le lecteur semble ne jamais se lasser, tant l'édition est prolifique. « *La cuisine, c'est plus que des recettes* », rappelait le grand cuisinier Alain Chapel, disparu en 1990. Certains ouvrages réussissent à faire partager la passion qui anime leurs auteurs, d'autres en révèlent un aspect méconnu, la sensibilité et la générosité, les deux qualités nécessaires, mais pas suffisantes, d'un grand cuisinier.

Depuis la table numéro 5 de la salle à manger de l'Hôtel Meurice, où elle a ses habitudes, Kazuko Masui, grande spécialiste de la gastronomie française au Japon, observe le ballet du service de salle et noue vite avec Yannick Alleno, le chef, un dialogue qui sera le prétexte de cet ouvrage conçu comme un reportage vivant agrémenté de 80 recettes saisonnières (1). Yannick Alleno a pris la direction de la brigade en 2003. Il n'a pas 35 ans. Sa première carte est un enchantement : pince de tourteau parfumée aux agrumes, homard bleu au vin de Château-Chalon, filet de rouget à la crème de sardine... L'année suivante, consacrée par le Michelin, sa cuisine s'enhardit. Mais le chef conserve un œil sur le répertoire classique. C'est alors le pot-au-

feu de Dodin-Bouffant en quatre services, d'après l'évocation littéraire de Marcel Rouff, dont il donne une version toute personnelle, avec judru (gros saucisson de ménage bourguignon) mariné au marc de Bourgogne, poitrine de porc gratinée et fine purée Soubise, puis suprême de volaille à la façon de Lucien Tendret. Photographies de Philippe Barret dans les coulisses de la brigade.

Quoi de commun entre la criée du Grau-du-Roi et le marché au poisson de Tokyo ? Pas grand-chose, si ce n'est le regard de Jacques et Laurent Pourcel, ces chefs montpelliérains qui, de Bangkok à Shanghai ou Tokyo, ont entrepris de faire connaître leur cuisine. L'ouvrage, écrit avec le concours de Sophie Brisaud (2), est une balade parfumée à l'ombre de la grande cuisine chinoise, où l'on découvre la recette du cabillaud cuit à la vapeur dans une feuille de bananier ou celle de l'ormeau assaisonné d'une vinaigrette au corail d'oursin.

Retour au bercail avec Philippe Gauvreau, le très talentueux chef de La Rotonde (Le Lyon vert), ou plutôt dans les élevages sélectionnés par son complice, le boucher Maurice Trolliet. Le produit – veaux, vaches (de Salers), cochon – est au cœur des recettes de Philippe

Gauvreau, qui, depuis dix ans qu'il donne des cours de cuisine, a vu d'abord les mères, puis leurs filles et enfin les hommes s'intéresser à l'art culinaire. C'est pour eux qu'il a préparé cinquante-sept recettes familiales accessibles à tout amateur (3). Avec des photographies de Jean-François Mallet qui semblent des variations des toiles de Chardin.

Regarder autrement

La transmission, assurée autrefois par les mères, n'avait guère laissé de place au nourricier de la famille, le père, tenu éloigné des fourneaux. Guy Martin, chef et directeur du Grand Véfou, à Paris, répare cette injustice en offrant à Pierre Martin, son père, « *épicurien, généreux et cuisinier à ses heures* », le loisir de donner ses recettes du pays natal, la Savoie (4), avec la soupe paysanne au petit-salé, la matelote d'anguille à la sauge et les atriaux (foie et rognons de porc en crépinette) aux baies de genièvre, en prélude au festival de saveurs contrastées des recettes de Guy Martin.

Le contraste, Thierry Marx, chef (deux étoiles) du Château de Cordeillan-Bages, à Saint-Julien-en-Médoc, en fait une théorie, comme autrefois les futuristes autour de Marinetti (5). Au début du

XX^e siècle, le renouveau fulgurant des arts avait pris en charge toutes les expressions artistiques, et donc l'inventivité en cuisine. Ce fut l'occasion pour Apollinaire et son ami Marinetti, prince de l'avant-garde italienne, de mettre le couvert d'une « *cuisine cubiste* ». Pour cette génération, tout était vieux : les pâtes, les sauces, la découpe au guéridon... La nouveauté s'inspirait des procédés de l'agroalimentaire d'alors, sous le signe du chimiste allemand Justus von Liebig (1803-1873), inventeur des concentrés de viande et du fameux bouillon Kub. L'époque industrielle du début du XX^e siècle n'était pas moins féconde que la nôtre. Extraits, arômes, vitamines, mode de cuisson et de congélation : déjà notre monde technologique réducteur était créé. On peut regretter que Thierry Marx n'ait pas approfondi la dimension historique de sa démarche. Cela eût été admettre qu'elle avait quelques antécédents. Or, précisément, la liberté revendiquée par le chef s'appuie sur son absence de racines. Son ouvrage, moins qu'un manuel de la cuisine d'avant-garde, est une invite à regarder autrement les recettes de cuisine.

Ce n'est pas la technologie qui a inspiré le grand cuisinier Joël Robuchon,

mais une fascination pour les techniques culinaires, qu'il n'a eu, au long de sa carrière, de cesse de maîtriser. Le *Tout Robuchon* est une explication, une vulgarisation au bon sens du terme, de la cuisine du maître, capable de fixer souverainement les saveurs et les arômes, dominant la technique, méfiante envers les exercices de style ou les effets de mode (6). Ecrites par Vincent Noce, les 660 recettes de Joël Robuchon montrent qu'il est un passeur remarquable, initiateur plus qu'innovateur, l'émotion culinaire résultant de l'économie des moyens mis en œuvre. ■

JEAN-CLAUDE RIBAUT

(1) Quatre saisons à la table n° 5, de Yannick Alleno et Kazuko Masui, Glénat, 276 p., 60 €.

(2) L'Asie des frères Pourcel, éd. Agnès Viénot, 236 p., 38 €.

(3) Veaux, vaches, cochons et Cie. Recettes de Philippe Gauvreau, Glénat, 256 p., 45 €.

(4) Gourmands de père en fils. Recettes de Guy Martin, Seuil, 156 p., 45 €.

(5) Planète Marx. Recettes de Thierry Marx, Minerva, 240 p., 130 €.

(6) Livres de chefs. Tout Robuchon, Perrin, 768 p., 90 €.

ZOOM



PIERRE CARDIN ÉVOLUTION – MEUBLES ET DESIGN, de Benjamin Loyauté Critique spécialisée

dans le design et les arts décoratifs, Benjamin Loyauté s'est penché sur la ligne de mobilier créée, dans les années 1970, par Pierre Cardin. La commode Champignon en bois laqué, le meuble ovoïde en tubes de métal chromé et caissons laqués ou la table vague aux filets bleus en disent long sur l'approche expérimentale et avant-gardiste du créateur. Pierre Cardin a su aussi s'entourer de talents tels Serge Manzoni, Christian Adam, Maria Pergay ou Giacomo Passera, pour œuvrer au renouveau du mobilier français. *V. Lo.* Flammarion, 216 p., 65 €.

GUCCI by GUCCI, de Sarah Mower

De Sophia Loren à Madonna, de Jackie Kennedy à Cameron Diaz en passant par Richard Burton ou Woody Allen : cet ouvrage présente 85 ans d'histoire de la maison Gucci à partir de ses archives. De superbes photographies, souvent inédites montrent l'étroite relation entre les icônes du spectacle, de la haute société et la griffe florentine, née dans la maroquinerie et devenue l'une des plus grandes marques de luxe au monde. Conçu par le directeur artistique de Gucci, Doug Lloyd, cet ouvrage luxueux est dû au travail de la journaliste Sarah Mower. *V. Lo.* La Martinière, 450 p., 135 €.

LE PRINTEMPS DE GUERLAIN, de Maryline Desbiolles

Ce livre est à offrir à toutes les femmes dont les grand-mères ou les mères ont porté Jicky, premier parfum de la maison Guerlain, superbe jus qui parle autant à la mémoire qu'aux sens. L'écrivain Maryline Desbiolles raconte comment naissent ces parfums immortels dont on ne connaît que quelques noms prestigieux : Mitsouko, Chants d'arômes, Shalimar, l'inimitable Vol de nuit, Nuit d'amour, ou L'Heure bleue... Depuis Jicky, sept cents parfums ont pris leur envol, dont beaucoup ont disparu. Quel dommage ! *D. Fr.* Le Cherche-Midi, 256 p., 50 €.

VAN CLEEF, de Marc Petit Un livre magnifique, intemporel, dont la mise en page est à la hauteur des pièces de joaillerie présentées. De broche en parure, de bague en bracelet, la créativité de la maison Van Cleef & Arpels se déroule en un long ruban éclatant de la couleur et de la beauté des pierres. Chaque bijou est unique par l'art du sertissage, l'assortiment des rubis, des diamants, des émeraudes. *Ch.R.* Ed. du Cercle d'art, 220 p., 100 €.

MÉMOIRE DU RESTAURANT

François Régis Gaudry Des premiers restaurants à la veille de la Révolution aux grandes heures des boulevards, François Régis Gaudry dresse un tableau pittoresque de la table au XIX^e siècle qui voit apparaître les restaurants populaires (les bouillons) puis, après 1870, les brasseries. Conduite avec verve et érudition, cette présentation critique apporte une illustration souvent originale soutenue par nombre d'anecdotes et traits d'époque. *J.-C. Ri.* Aubanel, 222 p., 39 €.

HOMARUS BOX Triptyque (la base, le produit, le plat)

de Filip Verheyden et Tony Le Duc Voici un petit bijou éditorial sous la forme de trois ouvrages cartonnés dorés sur tranche, sobrement mis en page et agrémentés d'illustrations explicites. Le premier livre est consacré à la base, car il ne saurait y avoir de cuisine sans connaissance des techniques, ingrédients et gestes du cuisinier. Le deuxième est dédié aux produits. Le plat, troisième partie, est consacré aux principales recettes d'un répertoire allant des grands classiques de la cuisine bourgeoise aux écumes, mousses et autres gélifiants de la cuisine d'avant-garde. *J.-C. Ri.* Homarus Editions culinaires (Belgique), 3 vol. de 320 p., 79,50 €.

PARKER ILLUSTRÉ DES PLUS BEAUX VIGNOBLES DE FRANCE ET DU MONDE

de Robert Parker Un tour du monde des vignobles d'exception mené par le plus célèbre (et redouté) des critiques viticoles, Robert Parker. Loin d'être exhaustif, ce superbe ouvrage est surtout l'occasion de réviser ses classiques, ou plutôt de rêver à ces vins de légende qu'on ne boira jamais. *J. G.* Solar, 816 p., 90 €.

POUR NOËL, OSEZ L'INTELLIGENCE

L'Abécédaire de la physique

Avec le Centre de Vulgarisation de la Connaissance



L'Abécédaire de la chimie

Avec le Centre de Vulgarisation de la Connaissance

En clair et en couleur, les premiers pas dans la science

Le Dictionnaire du corps

Préfacé par Gilles Boëtisch



Trésor de la Langue Française

Version PC ou MAC

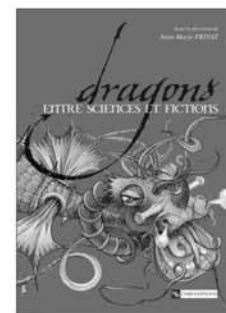
Tous les mots pour en parler

Le plus complet, le moins cher des dictionnaires sur cédérom

Dragons
Entre sciences et fictions

Dirigé par Jean Marie PRIVAT

L'album richement illustré qui dit tout sur les dragons



Des ouvrages pour les grands et les petits

www.cnrseditions.fr - Tél. : 01 53 10 05 05 - Courriel : cnrseditions@cnrseditions.fr



CNRS EDITIONS

La référence du savoir

Spectacles

Le vagabondage nostalgique ou l'exhaustivité

Travellings pour cinéphiles

Plusieurs options s'offrent à l'amateur de beaux livres. La première, celle du vagabondage, est brillamment illustrée par l'ouvrage que Vincent Pinel consacre au cinéma français. Il s'agit d'une proposition de travelling sur le cinéma français. Parcours ludique, focalisé sur quelques dates-événements concernant des personnalités, des œuvres ou des faits, cette histoire initiée par les frères Lumière et s'achevant avec la révolution de la caméra DV est belle à regarder et synthétisée à l'aide de textes brefs et d'encadrés qui font resurgir films, auteurs, acteurs et actrices, débats, courants, écoles esthétiques. Rien de très original, peut-être, mais un concept réussi et compétent, et puis, tout de même, des partis pris qui régulent. Les photographies choisies ne sont pas toujours celles que l'on attend (tant mieux), les chapitres ne sont pas convenus, voire audacieux (vive le coup de projecteur sur Chris Marker !) et tout le monde sait-il ce que fut le « cinéma de Babel », ce que représente Marcello Pagliero ? (*Cinéma français*, de Vincent Pinel, Cahiers du cinéma, 320 p., 45 €).

Autre point de vue : celui de l'exhaustivité. Il est adopté par deux férus de cinéma asiatique à destination des maniaques (ou futurs...), auxquels le marché du DVD offre de plus en plus d'explorations. Pas d'autre approche ici que celle des faits, pas d'analyses, plutôt une recension des genres, des studios, des acteurs (les méchants, les comiques, les beautés fatales...), réalisateurs, techniciens et une somme de documents (box-office, awards, filmographie), chronologie, glossaire, guide pratique du cantonais, 9 463 films recensés. Hormis un petit cahier central reproduisant des affiches locales, ce dictionnaire géant a fait le pari (économique) du noir et blanc (*Encyclopédie du cinéma de Hong-Kong des origines à nos jours*, d'Emrik Gouneau et Léonard Amara, Les Belles Lettres, 562 p., 62 €).

Objet fétiche

Dans la catégorie du pavé destiné aux fans sort un album entièrement consacré aux trois derniers épisodes de la saga *Star Wars*. Pour tout savoir sur les secrets de tournage de 1. *La Menace fantôme*, 2. *L'Attaque des clones*, 3. *La Revan-*



Cinéma La Pagode à Paris ALAIN POTIGNON

che des Sith, pour tout voir surtout car l'ouvrage est essentiellement visuel, conçu comme une exposition, avec planches dépliantes faisant l'inventaire des armes de combat. A condition d'avoir des biceps (le livre pèse un bon poids) vous saurez tout (maquettes, costumes) sur les lieux, vaisseaux, personnages, droïdes, bestioles effrayantes, accessoires, pilotes de modules, batailles. Entre catalogue de luxe, produit dérivé pour bibliothèque galactique et objet fétiche pouvant être dépiaté en posters (sacrilège !), voilà un livre générationnel (*Star Wars, La Prélogie*, de Stephen J. Sansweet et Pablo Hidalgo, Flammarion, 344 p., 120 €).

Spécialiste du dessin d'animation, Pierre Lambert est le prototype d'hom-

me qui s'est laissé enfermer dans la grotte d'Ali Baba. La sienne se nomme Walt Disney, et après s'être penché sur le berceau de Pinocchio, Mickey et Blanche-Neige, il propose un paquet cadeau sur la grande période de l'œuvre du cartooniste. L'intérêt principal de cette somme réside dans l'iconographie, fastueuse : cellulo sur décor de production à la gouache, croquis, documents originaux, exploration des films à la loupe, du projet initial à la réalisation finale. L'ouvrage (*Walt Disney, l'âge d'or*, de Pierre Lambert, Démons et Merveilles, 296 p., 59 €) complète le catalogue (indispensable) de l'exposition « Disney » qui se tient actuellement au Grand Palais, dont Pierre Lambert est l'un des commissaires (*Il était une fois Walt Disney*, 356 p., 45 €).

Il existe une autre tradition du beau livre de cinéma : celle de l'évocation des salles mythiques et du culte du septième art. Elle est honorée dans un album de photographies en noir et blanc d'Alain Potignon, recension de salles parisiennes (*Nos Cinémas de quartier*, Parigramme, 160 p., 25 €), et surtout dans le parcours nostalgique d'Olivier Barrot et Alain Boudouyre, où tout, clichés, croquis, reproduction de couvertures de revues, scènes de rue, appareils de projection, respire le rétro des ciné-clubs, salles cultes, actualités, affiches (*Voyages au pays des salles obscures*, Hoëbeke, 126 p., 29 €). A cette mythologie appartiennent également les films de l'entracte, en particulier les pubs Jean Mineur qui, elles aussi, ont droit à leur album (*La publicité fait son cinéma*, de Fabrice Carlier, Flammarion, 232 p., 30 €). ■

SAMUEL BLUMENFELD

JEAN-LUC DOUIN

DOMINIQUE FRÉTARD

Modernité d'Halprin

ANNA HALPRIN
A l'origine de la performance
de Jacqueline Caux.

Panama, 176 p., 29 €.

Anna Halprin, à l'origine de la performance est le livre de cette année, par ailleurs assez pauvre en publications qui seraient, à son image, traversées par une pensée, sinon une hypothèse intrigante. Jacqueline Caux, elle, ne craint pas de s'adresser aux méninges de son lecteur. Il s'agit d'un vrai livre dans lequel les photos ne sont pas là pour faire de la figuration, mais pour démontrer l'audace, la modernité réjouissante d'une des pionnières de la performance, cet « art du vivant en révolte contre toutes les limitations façonnées par l'ordre établi ».

L'auteur tient bon la barre, se plaçant à la hauteur de l'époustouflante Anna Halprin, chorégraphe qui a tout inventé de la liberté artistique au tournant des années 1950 - sa première pièce, *The Lonely One*, créée en 1944, lui valut les éloges de John Cage. Tout au long des interviews, dont les questions n'ont rien de cette superficialité de rigueur ailleurs, Jacqueline Caux nous fait pénétrer dans les mystères d'une création unique, matrice originale de créations rebelles, s'appuyant sur des concepts révolutionnaires - aujourd'hui copiés, pillés : à savoir, création collective, refus de faire école ou de diriger une compagnie, improvisations dansées dans tous les lieux imaginables, sauf dans les théâtres de l'ordre bourgeois. Un régal d'intelligence, très cruel pour les chorégraphes actuels qui se voudraient les héritiers de cet esprit libertaire.

Plus léger, le livre de notre collaboratrice Rosita Boisseau, intitulé *Panorama de la danse contemporaine* (Textuel, 608 p., 59 €) dont le titre même annonce le contenu : un passage en revue, avec interviews, de 90 artistes de la danse contemporaine. Une question cependant : pourquoi Pina Bausch, évidemment présente dans cet ouvrage par les photos, n'a-t-elle pas répondu au questionnaire ? ■

Orson Welles, la trajectoire illogique

ORSON WELLES AU TRAVAIL
de Jean-Pierre Berthomé
et François Thomas.

Ed. Cahiers du cinéma, 320 p., 52 €.

La carrière cinématographique d'Orson Welles avance à rebours. Elle s'ouvre par *Citizen Kane*, le film qu'on attend d'un réalisateur confirmé, au sommet de ses possibilités, tourné avec des moyens dont Welles ne bénéficiera plus par la suite. Elle s'achève en Europe, quasiment en exil, alors que le réalisateur passe d'un projet avorté à un autre, tourne des films-essais (*Vérités et mensonges* ; *Filming Othello*), ou

des fragments de films (*The Dreamers*) dans un hangar, avec un dénuement qui sied davantage à un débutant qu'à un maître. La légende Welles repose en partie sur cette trajectoire illogique.

Le portrait d'un Orson Welles au travail était peut-être la pièce manquante du puzzle Welles. Celle qui permet, après la multitude de biographies consacrées au réalisateur, de cerner les contours d'une carrière chaotique. De *Citizen Kane* à *Falstaff*, en passant par des projets avortés (le fameux *Heart of Darkness*, d'après Joseph Conrad, qui devait être son premier film) les auteurs ont donc puisé dans des archi-

ves américaines et européennes pour retrouver scénarios, contrats, mémos, story-boards, maquettes, plans de travail, correspondances. L'une des réussites de ce magnifique livre est de parvenir à un Welles homogène, guidé par un principe d'ébullition. Il travaillait régulièrement sur plusieurs films en même temps, proposant une dizaine de sujets au lieu d'un et préparant ses tournages avec soin, sans que se dessine un grand principe de travail. Celui-ci est, au contraire, dicté par le sujet de chaque film. La méthode de Welles était empirique : gérer avec rigueur l'accident et le hasard sans lequel, au cinéma, rien n'est possible. ■

SAMUEL BLUMENFELD

JEAN-LUC DOUIN

DOMINIQUE FRÉTARD

ZOOM

GODARD AU TRAVAIL,
les années 60
d'Alain Bergala
Magnifique ouvrage, à l'iconographie parfois inédite, sur la genèse des quinze premiers longs métrages de Godard, soit d'*A bout de souffle*

à *Week-end*. A l'issue d'un travail d'enquête incluant divers témoignages, Alain Bergala replace les mythes de création dans la réalité, au risque de contrarier des légendes. Ce livre est la chronique de tournages de films moins improvisés que ce qui fut cru, le récit de choix techniques, de tergiversations sur l'engagement d'une actrice. Et répond à des questions pas si innocentes que cela : pourquoi Anna Karina se prénomme-t-elle Odile dans *Bande à part* ? J.-L. D. Ed. des Cahiers du cinéma, 384 p., 59 €.

SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Entretiens de Juliette Gréco avec Michael Delmar et Sophie Agacinski. S'« il n'y a plus d'après à Saint-Germain-des-Prés », il y a un « toujours », un moment de l'Histoire, où, après le chaos de la deuxième guerre mondiale, on a tenté de retrouver la joie de l'existence. Une jeune fille étrange, alors mutique, était là, avec Sartre, Beauvoir, Vian et les autres. Elle s'appelait Juliette Gréco, elle est devenue une chanteuse mythique, et elle est le fil rouge de ce bel album de mémoire, dont l'excellent travail iconographique est dû à Yann Aubry. Jo. S. Ed. Michel Lafon, 194 p., 39,90 €.

MARLON BRANDO,
de Patrick Brion
Illustrée par plus de 300 images qui s'appuient sur des témoignages, des anecdotes et un impeccable travail biographique, cette monographie retrace la vie et la carrière de l'acteur le plus célèbre de l'histoire du cinéma. Cette vision synthétique de Brando fait surgir la carrière inégale, chaotique et fascinante de l'interprète de *Sur les quais* ou encore *Apocalypse Now*. S. Bd La Martinière, 318 p., 39 €.

AUDREY HEPBURN,
souvenirs et trésors d'une femme d'élégance,
d'Ellen Erwin et Jessica Z. Diamond
Vous aimez Audrey Hepburn, et pensez tout connaître de la sublime interprète de *Vacances romaines*, *Le Vent de la plaine* ou encore *Diamants sur canapé* ? Alors un conseil : précipitez-vous sur *Audrey Hepburn, souvenirs et trésors d'une femme d'élégance*. Car pour un beau livre, ç'en est un. Exceptionnel même, un véritable livre à trésors. Un grand coup de chapeau à l'éditeur, Naïve, pour avoir su accomplir ce véritable tour de force éditorial. F. N. Traduit par Nathalie Peronny, Naïve, 194 p., 35 €.

PARAISOS PERDIDOS
1400-1506. Christophorus Columbus
Pour les 500 ans de la mort de Christophe Colomb, Hesperion XXI et La Capella Reial de Catalunya proposent un fascinant parcours à travers les musiques arabo-andalouses, juives et chrétiennes de l'antique Hesperia au premier temps du Nouveau Monde. Un voyage à travers les textes, poésies et récits, qui mêlent langues arabe, hébraïque, araméenne, latine, castillane, nahuatl et d'autres encore. Le livre, multilingue, est superbement illustré. Ph.-J. C. Alia Vox. « Raïces & Memoria ». AVSA 9850 A + B, 272 p. + 2 CD.

THE ROLLING STONES,
les débuts d'une légende,
photographies et textes
de Bent Rej
Du 25 mars 1965, à Copenhague au 1^{er} mai 1966, à Londres, le photographe Bent Rej est dans les traces des Rolling Stones, en train de devenir le deuxième groupe le plus important au monde avec les Beatles. Les regards sont encore naïfs, les attitudes ont une allégresse non calculée. Ce qui rend précieuses les 300 images, pour la plupart inédites, de ce recueil. Mise en page dynamique qui souligne les contrastes entre la sauvagerie

scénique et la gaminerie de séquences intimes. S. Si. Ed. Tana, 320 p., 45 €.

COLUCHE, UN MEC LIBRE,
de Laurent Balandras et Fabienne Waks

Des premiers pas de Coluche sur les planches du Café de la Gare à la création des Restos du cœur, cette biographie restitue son parcours atypique, mais aussi toute une époque. M. S. Textuel, 192 p., 49 €.

M.F.K. FISHER

Marseille l'Insolite



« ... catholique, communiste, arabe et gitane, putassière et sorcière. »

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER

Le Salon du livre et de la presse jeunesse en Seine-Saint-Denis et ses partenaires ont décerné le

BaoBab de l'ALBUM 2006 à Olivier Douzou, pour "Le Nez"



(MeMo)

UN PRIX : Le Monde

CENTRE DE PROMOTION DU LIVRE DE GENÈVE

SLF



www.salon-livre-presse-jeunesse.net